

N° 776

~ DIMANCHE 15 OCTOBRE 1911 ~

Prix : 15<sup>c</sup>

# Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>)



et des Aventures de Terre et de Mer



Attaqué  
par les Coupeurs de routes

par ANDRÉ REUZE

*Les « Messengers », apercevant près du bandit sept ou huit canons sortant des broussailles, s'empressèrent d'obtempérer à son ordre.*

N° 776.  
(Deuxième série.)

Ce Numéro contient LA VIE D'AVENTURES Supplément Mensuel  
dans lequel paraît un Récit Complet Inédit **L'Homme du Phare de Krishna** Prime Gratuite offerte à tous les Lecteurs  
par MAURICE CHAMPAGNE

N° 1788  
de la collection.

## Prix des Abonnements

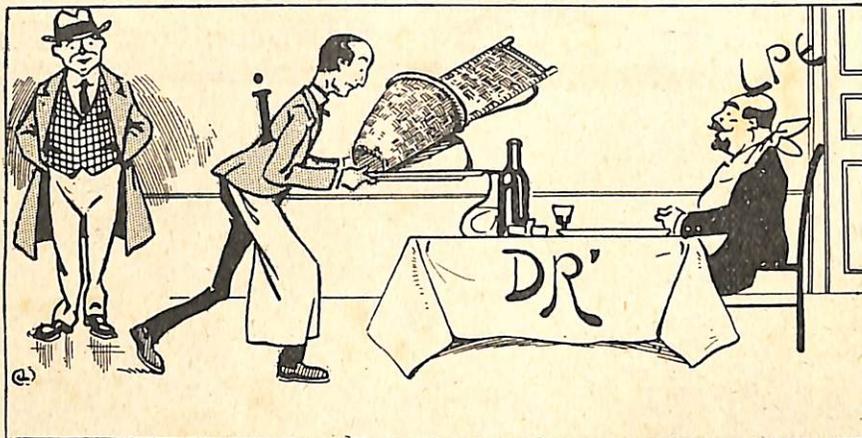
**TROIS MOIS**  
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50  
Départ. et Colonies... 2 50  
Étranger..... 3 fr.

**SIX MOIS**  
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.  
Départ. et Colonies... 5 fr.  
Étranger..... 6 fr.

**UN AN**  
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.  
Départ. et Colonies... 10 fr.  
Étranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

## CONCOURS D'OCTOBRE



### Les Provinces Françaises

DEUXIÈME SÉRIE

MARCHE A SUIVRE

Sous la forme d'un rébus, notre dessinateur a écrit à la suite les uns des autres, sans séparation, comme s'ils faisaient partie d'un seul mot, les noms des départements formés par l'une de nos anciennes provinces. Avec leur perspicacité habituelle, nos lecteurs n'auront pas de peine à nous dire :

1° Le nom de chacun de ces départements ;

2° Le nom de la province par laquelle ils ont été formés.

Ce concours comportera quatre séries. Les solutions de ces quatre séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 6 novembre 1911. Les concurrents devront coller en tête de leurs solutions une bande d'abonnement ou les 4 bons de concours publiés en bas de la dernière page des numéros 775 à 778 et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions seront publiés le 10 décembre.

## DANS TROIS SEMAINES PARAITRONT

# TROIS NOUVEAUX GRANDS ROMANS D'AVENTURES

écrits par les trois maîtres conteurs

LOUIS BOUSSENARD

PAUL D'IVOI

CAPITAINE DANRIT

On se souvient du succès du *Zouave de Malakoff* et de *Tambour battant!* ces attachants romans dans lesquels Louis BOUSSENARD conta les campagnes de Crimée et d'Italie. Son œuvre nouvelle :

*Capitaine*

*Vif-Argent*

dans laquelle il a voulu retracer la campagne du Mexique, complètera brillamment cette trilogie des guerres du second empire. Nul cadre ne convenant mieux à un roman d'aventures que le pays des guerillas.

Avec son héros, Vif-Argent le bien nommé, chef d'une contre-guérilla, capitaine improvisé d'une de ces bandes de volontaires, aventuriers et têtes brûlées, qui déjouaient les menées des guérilleros mexicains et accomplissaient de fantastiques exploits, avec cet audacieux casse-cou, nos lecteurs vivront tous les épisodes de cette longue campagne du Mexique.

Les illustrations de TOFANI ajouteront à l'intérêt de ce passionnant récit historique qui captivera étrangement tous les admirateurs de Louis BOUSSENARD.

*L'Ambassadeur*  
*Extraordinaire*

Tel est le titre de l'œuvre nouvelle du fécond romancier qu'est Paul d'Ivoi et nos lecteurs, une fois de plus, apprécieront dans cet amusant récit d'aventures, dans ce roman follement captivant toute la brillante fantaisie, toute la verve et la gaieté de l'auteur des *Cinq Sous de Lavarède*.

Les récits militaires du Capitaine DANRIT lui ont conquis une juste réputation et celui que le *Journal des Voyages* publia l'an dernier ne fut pas un des moins appréciés. Son nouveau roman

*Au-dessus du*

*Continent Noir*

arrive bien à son heure au moment où l'aviation va jouer un rôle si important dans nos possessions africaines.

Le Capitaine DANRIT était tout désigné pour mettre en scène nos officiers aviateurs et grâce à sa plume vibrante nous allons assister aux exploits de nos vaillants soldats de l'air qui, au-dessus de cette Afrique, non plus mystérieuse mais toujours dangereuse, vont accomplir d'étonnantes prouesses, rivalisant entre eux d'audace intelligente, de courage et de patriotisme.

L'habile dessinateur DUFRIAC illustrera, pour la plus grande satisfaction de tous, cet attachant roman d'aventures appelé, comme les récits de BOUSSENARD et de D'IVOI, au plus éclatant succès.

## PRIME GRATUITE A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

### La Vie Active

par le COLONEL ROYET

RECUEIL UNIQUE EN SON GENRE

Ce captivant ouvrage abondamment illustré est un véritable vade-mecum clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine et contenant :

Tous les artifices — Toutes les initiatives. — Toutes les énergies. — Tous les sports.

en un mot toutes les pratiques de la vie active.

EXTRAIT DU SOMMAIRE  
Pour être fort.  
Pour développer sa force.  
Pour utiliser sa force.  
La santé par l'hygiène.  
La marche, premier des sports.  
Sachons nous débrouiller.  
Pour savoir se diriger.  
La vie au grand air.  
Pour deviner le temps.  
Comment on campe.  
La cuisine improvisée.  
A travers champs et bois.  
Le long des rivières.  
La mer et la montagne.

Cette prime, qui parviendra aux ayants droit dans le courant de novembre, est offerte gratuitement à tous nos nouveaux abonnés de six mois et d'un an. Exceptionnellement, tout abonnement de trois mois, partant du 1<sup>er</sup> octobre ou du 1<sup>er</sup> novembre et souscrit par mandat-poste de 2 fr. 50 (étranger 3 francs) adressé à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris, donnera droit à cette prime gratuite.

Voir en tête de page les conditions d'abonnement.

EXTRAIT DU SOMMAIRE  
A cheval et en voiture.  
Auto et bicyclette.  
Aérostation et aviation.  
Tir et chasse. Pêche et canotage.  
Incidents et accidents.  
Petits maux, petits remèdes.  
Pansement des blessures.  
Sachons défendre les autres.  
Comment on arrête un cheval emballé.  
Secours aux asphyxiés et noyés.  
Comment une femme peut se défendre.  
L'art de voyager. Souvenirs de voyage.  
Comment aller aux colonies.  
Etc.

Les Souvenirs d'un « Stage driver »

## Attaqué quatorze fois par les Coupeurs de routes

Les voyageurs sont-ils plus en sûreté aujourd'hui qu'autrefois?

Certes les trains offrent une proie moins facile que les antiques diligences aux détresseurs de grands chemins, et pourtant il existe encore des bandits assez audacieux pour attaquer un rapide

lancé à 80 kilomètres à l'heure. Nous en avons eu l'exemple en France, et en Amérique pareille aventure est chose courante.

Au mois de juillet dernier, trois hommes réussissaient encore à arrêter un train express à Grand-Ford, dans l'État de North-Dakota. Après avoir blessé très grièvement le chauffeur, les bandits pénétrèrent dans les wagons et, sous la menace du revolver, dépouillèrent tous les voyageurs de leurs bijoux et bank-notes.

Leur exploit accompli, les trois hommes masqués s'enfuirent dans une automobile qui attendait à proximité de la voie. Malgré toutes les recherches entreprises, on n'a découvert aucun indice permettant de les arrêter.

On conçoit facilement que dans un tel pays, au temps où la diligence n'avait pas encore été détrônée par le chemin de fer, l'existence des postillons n'était pas exempte d'imprévu.

Aussi les souvenirs publiés récemment en Californie par l'un d'eux offrent-ils l'attrait d'un véritable roman d'aventures.

Au surplus, Billy Hodges n'était pas un postillon quelconque. Il fut le dernier de la glorieuse phalange des « 100 ». On désignait ainsi il y a cinquante ans, aux États-Unis, cent conducteurs audacieux qui avaient entrepris d'assurer le service de la poste et des voyageurs entre le point terminus du chemin de fer : Fort-Smith, et toutes les régions de l'Ouest sauvage où régnaient encore Indiens et bandits.

Il fallait un certain courage pour lancer sur des routes aussi peu sûres des lourdes voitures tirées par six chevaux. Il n'y avait que quelques relais sûrs, des forts bien défendus, mais si éloignés les uns des autres... Aussi partait-on armé jusqu'aux dents. Près du conducteur, s'asseyait toujours une vigie, le rifle au poing, les yeux sur l'horizon.

A travers le territoire des Apaches, des Pawnee et de bien d'autres tribus hostiles, on brûlait les étapes, battant les records de vitesse et parfois aussi ceux des aventures périlleuses.

En 1857, Billy Hodges, jeune et aventureux, entreprit d'établir et d'assurer un service de diligence entre Tucson et le village de Pima. Le parcours ne comprenait guère qu'une centaine de milles, mais il était extrêmement périlleux. L'entreprise réus-

sit. A Tucson, l'audacieux postillon grimpa sur le siège de la malle venant de l'Est et à Pima il passait les rênes à un autre conducteur qui la menait à Los Angeles. Puis il effectuait le même trajet au retour.

Il y avait plusieurs mois qu'il faisait ce parcours quand il eut à repousser la première fois une attaque sérieuse. Elle devait avoir une grande répercussion sur sa vie.

Depuis quelques jours, on signalait l'excitation particulière des Indiens Apaches; aussi avant de quitter Pima, Billy Hodges avait-il installé plusieurs gardes armés, dans sa diligence avec les voyageurs. Près de lui, le « gun messenger » surveillait la plaine avec plus d'attention encore que de coutume.

Peine perdue. En franchissant un étroit défilé, la lourde voiture fut entourée soudain par une bande de Peaux-Rouges. Poussant de grands cris pour effrayer les voyageurs, ils galopèrent rapidement pour éviter les balles des « messengers ».

L'effectif armé de la diligence faisait feu par les portières et sur le siège la vigie s'attachait surtout à protéger les chevaux. Dans toute attaque de ce genre en effet, les coupeurs de route essayaient, dès le début, de faire mordre la poussière aux chevaux de tête, car c'était l'arrêt forcé.

Mais les Indiens tiraient mal et Billy Hodges, dressé sur son siège, excitait tellement ses bêtes de la voix et du fouet qu'il eut bientôt pris de l'avance. Pendant une demi-heure encore, la diligence roula cahotée au milieu des coups de feu, puis elle réussit à atteindre un fort dont les portes se refermèrent sur elle.

Pourtant la situation n'était pas gaie. Les Apaches, de plus en plus nombreux, entouraient la station et les quelques soldats dont on pouvait disposer ne seraient pas capables de repousser les Peaux-Rouges si l'on tentait une sortie.

Il fallut attendre, mais le siège du fort menaçait de se prolonger indéfiniment. Les voyageurs étaient bien en sûreté, mais Billy songeait au courrier dont il avait la garde. Ce retard n'aurait-il pas de graves conséquences.

Le postillon se décida. Il laisserait ses voyageurs sous la protection des soldats et tenterait de passer avec sa voiture. Le huitième jour du siège donc, il attela ses chevaux et se prépara au départ. Il avait voulu profiter de la nuit, mais la lune se leva, resplendissante. Il n'y aurait pas moyen de passer inaperçu.

Au moment où il allait grimper sur son siège, le conducteur entendit près de lui une voix douce et comme suppliante.

« Emmenez-moi, » disait-elle.

C'était une femme, une jeune fille venant de Los Angeles et dont il avait déjà remarqué l'attitude énergique et résolue.

« Oh ! mademoiselle, dit-il, en souriant, vous êtes vraiment trop jolie pour servir de cible aux Apaches. »

Mais elle insistait sérieusement.

« Ne vous inquiétez pas. Il faut que je m'en aille absolument. »

Le postillon s'arrêta stupéfait :

« C'est qu'elle veut vraiment partir... Brave girl... J'aurais bien voulu... vous êtes courageuse... Mais je suis forcé d'amener le courrier à destination coûte que coûte, je ne puis prendre une pareille responsabilité pour les voyageurs. »

— Je me tiendrai près de vous, dit-elle, avec entêtement, et vous savez, je connais le maniement d'un rifle... »

Un quart d'heure après, miss Mary Androes et Billy Hodges traversaient la plaine à une allure terrible, emportés par le galop des six chevaux bien reposés. Quelques « messengers » avaient pris place dans la diligence.

Ce fut un voyage incroyable. Pendant quatre heures, les Apaches poursuivirent la voiture sans réussir à l'arrêter. Deux soldats et un cheval furent blessés. Les Indiens subirent de leur côté des pertes importantes. Si le courrier arriva ce jour-là, ce fut bien grâce à l'audace et l'énergie de Billy Hodges.

Quelques mois après, il épousait miss Mary Androes, sa compagne d'aventures, séduit par sa bravoure et sa volonté.

En 1858, Hodges assura le service d'une ligne bien plus dangereuse encore en Californie. Il conduisait de Sacramento à Virginia-City (Nevada).

Quelquefois aussi il devait mener à destination les voyageurs qui frétaient une voiture spéciale. Avec la malle, il dut convoier des sommes s'élevant au moins à 500,000 francs, sur une route où les bandits n'attendaient que l'apparition de ses chevaux de flèche pour leur envoyer une balle en plein front.

La diligence était toujours gardée par des soldats, mais leur nombre était restreint, tandis que les coupeurs de routes erraient par bandes nombreuses. Les mines d'or de Californie avaient attiré de tous les coins du monde les plus sinistres aventuriers. On ne s'étonnera donc pas qu'à cette époque, Billy Hodges ait dû stopper quatorze fois devant les voleurs de grand chemin, soit qu'ils aient tué ses chevaux, soit que, barrant la route, ils aient opposé au passage de la diligence trop de fusils menaçants.

Il fut — et c'est un titre de gloire comme un autre — la première victime de *Black Bart* (Bart-le-Noir), plus connu dans la suite sous le nom de « gentleman bandit ».

C'était près de Reno, illustré l'an dernier par le match Johnson-Jeffries. Hodges conduisait tranquillement son équipage quand *Black Bart*, apparaissant brusquement sur un rocher en bordure de la route, lui intima l'ordre de s'arrêter et le couchant en joue, cria à sa bande :

« S'il fait mine de tirer, pas de quartier. »

Les messengers, apercevant près du bandit sept ou huit canons de fusil sortant des broussailles s'empressèrent d'obtempérer à son ordre. *Black Bart* vint lui-même chercher l'argent des voyageurs.

Et je vous prie de croire que l'on s'amusa un peu dans le pays quand on apprit que l'aventurier avait dévalisé la diligence à lui seul. Les fusils aperçus n'étaient disposés là que pour la frime.

En 1879, Billy Hodges avait eu l'honneur de conduire le président Grant de Placerville à Virginia.

« Voilà un bel attelage et un fier conducteur, » dit le président.

Et le brave postillon s'enorgueillit plus de ces paroles flatteuses que de toutes

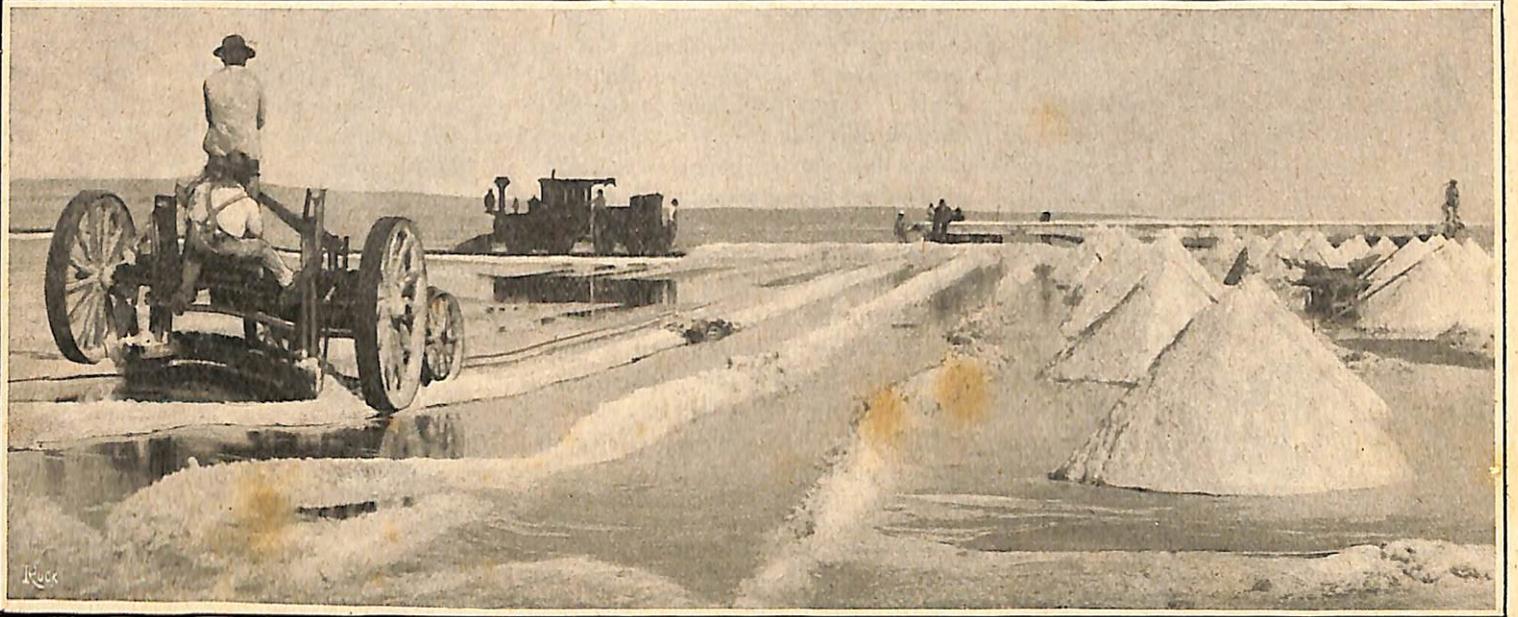
## TOUT A LA MACHINE

### LE LABOURAGE DU SEL EN CALIFORNIE



UTILISER la charrue automobile à la récolte du sel, voilà bien le dernier mot de la méca-

couche de sel sur laquelle les lourds, mais pratiques engins peuvent rouler à l'aise. Le soc de la charrue présente la forme d'un V horizontal dont la pointe serait tournée vers l'avant. Découpant le sel sur une épaisseur de quinze centimètres, il le rejette de chaque côté. Derrière la machine, des hommes amoncellent la récolte en tas réguliers à la pelle. Le sel est ensuite



L'énorme machine découpe des blocs de sel d'une épaisseur de 15 centimètres qu'elle rejette de chaque côté du sillon. Aussitôt des hommes amoncellent à la pelle la précieuse substance qu'ils divisent en tas réguliers.

les aventures dont il s'est tiré sans mal.

En 1884, ayant gagné beaucoup d'argent, il passa les rênes à d'autres plus jeunes. Et puis le chemin de fer était venu.

« C'est égal, quelle belle époque ! » dit-il, la pipe aux dents, en racontant aujourd'hui ses exploits.  ANDRÉ REUZE.

nique appliquée aux travaux agricoles, si toutefois l'industrie du sel marin peut être considérée comme faisant partie du domaine de l'agriculture.

C'est à Salton, en Californie, que cet essai vient d'être couronné de succès. Les immenses marais salants qui bordent à cet endroit la côte du Pacifique offrent à l'exploitation une épaisse

chargé sur les wagons d'un train spécial qui l'emporte.

Ce mode rapide d'exploitation trouverait avantageusement son emploi dans le Sud algérien, car le sel des chotts est le produit qui donne lieu au plus important trafic du Sahara et des contrées voisines.

 A. R.

## CURIOSITÉ ZOOLOGIQUE

### L'Ours indigène d'Australie

Le Phoscolaretus-Cinérus habite les forêts de l'Australie orientale. Les indigènes l'appellent « kaolo », mais les colons le connaissent mieux sous le nom d'ours indigène.

Sa tête épaisse ses petites oreilles distantes et touffues, ses yeux brillants, son museau large et obtus lui donnent une physionomie particulière, que rendent encore plus étrange l'absence de queue et la forme des pieds. Son pelage est long, épais, presque crépu, mais fin et laineux, on le compare au caniche; la longueur du corps, y compris la tête, est de 60 à 70 centimètres.

Le kaolo a des mœurs à demi nocturnes. Pendant la grande chaleur il dort caché de préférence dans la cime des arbres à gomme. Vers le soir, il commence son repas. À l'aide de ses ongles acérés il ploie les jeunes pousses des arbres de l'eucalyptus-gobulus, de préférence, les tenant avec ses pattes de devant et les coupant avec ses incisives. À la nuit il descend quelquefois à terre et recherche des racines, dont il est très friand.

Très doux, malgré son apparence farouche, il se met difficilement en colère et va son train sans s'inquiéter de ce qui se passe autour de lui. La femelle n'a qu'un petit. Après sa naissance, elle le porte longtemps sur son dos et lui témoigne beaucoup de tendresse. De la CHAPELLE.



L'OURS INDIGÈNE D'AUSTRALIE

La femelle circule dans la cime des arbres, portant son unique petit agrippé à son dos.

## LES COUTUMES QUI PASSENT

### Un pays où la pipe est morte

Les Hollandais étaient réputés jusqu'ici pour les plus grands fumeurs de pipes. Mais tout passe et les sujets de la reine Wilhelmine abandonnent de plus en plus la pipe pour le cigare.

Et pour « 3 cents » (7 centimes) l'on peut s'offrir dans toute la Hollande un « sigaar » de Java absolument délectable.

Il n'y a pas encore bien longtemps dans chaque « rookersociëit » (club de fumeurs) avaient lieu des matchs sensationnels de fumeurs de pipes. Les concurrents, ayant bourré leur long instrument d'argile d'une égale quantité de tabac, déployaient des ressources incompréhensibles, un véritable talent pour faire durer la... bouffarde le plus longtemps possible.

Quand, de loin en loin, un record était battu, cela prenait l'importance d'un événement sportif chez nous. Et ces records étaient surprenants. Les champions parvenaient à entretenir le feu de leurs pipes pendant plusieurs heures.

Aujourd'hui les fumeurs ne se donnent plus la peine de bourrer une pipe et cet instrument chéri est désormais relégué dans les souvenirs de famille. À Gonda, il y a un musée de pipes où l'on peut admirer des pièces artistiques de grande valeur.

 Cyrille VALDI.

DANS L'ENFER DE LA GUYANE

# L'Évasion du Citoyen Prieur

Par  
GEORGES LE FAURE

## CHAPITRE IV

Joies et angoisses. (Suite.)

PRIEUR, étendu sur son hamac, attendait avec résignation que le sommeil vînt lui apporter quelques heures d'oubli; en voyant l'officier franchir le seuil de sa misérable demeure, il crut à quelque aggravation de sa peine et se redressa sur son séant, une exclamation aux lèvres.

« Citoyen, fit Dubreuil en s'approchant de lui et en parlant à voix basse, ne t'émeus pas et prends sur toi au contraire d'écouter avec sang-froid la communication que j'ai à te faire. »

Le malheureux comprima à deux mains les battements de son cœur.

« Ta fille est ici, » déclara Dubreuil, penché vers lui au point que ses lèvres effleuraient presque l'oreille du condamné.

Celui-ci jeta une clameur douloureuse.

« Quelle est cette nouvelle torture? Dans quel but ce mensonge atroce qui ravive mes douleurs et rend mon supplice plus cruel? »

— C'est la vérité. Elle a franchi l'océan pour t'apporter le réconfort de son affection et t'aider à attendre le jour, proche peut-être, où tu connaîtras à nouveau le bonheur. »

Méfiant, Prieur s'écria :

« Et c'est toi, serviteur de mes bourreaux, qui m'apportes cette nouvelle ! »

— Je sers la patrie, déclara dignement le jeune homme, tout en déplorant bien souvent d'être contraint par la discipline de paraître m'associer à des actes contre lesquels se révolte ma conscience.

« D'ailleurs, à quoi bon discuter, puisque les faits sont là, probants, indéniables et que ma sincérité va éclater à tes yeux? »

« J'ai voulu simplement te prévenir, par crainte que, vu ta faiblesse, la présence de ta fille, trop précipitamment révélée, ne te fût nuisible. Te voici prévenu maintenant, prépare-toi à la recevoir. »

Et laissant le vieillard pantelant d'émotion, torturé par le doute et cependant tout

frémissant d'espoir, il sortit du carbet. Au bout de quelques pas, il rejoignit un bouquet d'arbres dans l'ombre desquels une silhouette se tenait immobile, une silhouette de soldat qui, à la vue de l'officier, s'élança vers lui, demandant :

« Eh bien? »

— Venez, citoyenne, il vous attend.

— Ah! monsieur, bégaya la jeune fille en étreignant entre ses mains tremblantes les mains de Dubreuil, comment reconnaître jamais ce que vous faites pour moi ! »

Dominant son émotion, le lieutenant répliqua :

— Peut-être. En tous cas, c'est mon droit d'agir suivant ce que me dicte ma conscience, c'est même mon devoir.

« Et quand on a sa conscience pour soi... — Est-ce suffisant quand on a contre soi un être comme Ferret? » soupira la jeune fille.

Tout en parlant, ils avaient gagné tous les deux la case où attendait Prieur.

« Allez, fit Dubreuil à Hélène, et surtout ménagez-le, car il m'a paru bien faible. »

« Moi, je veille sur vous, en attendant qu'après l'effusion des premières joies, vous me rappeliez, pour que nous puissions nous consulter définitivement. »

Et, s'étant effacé pour la laisser passer, il referma la porte derrière elle.

Le saisissement du vieillard fut si poignant que le cri de joie et de stupeur provoqué par l'apparition inespérée de la jeune fille s'arrêta dans sa gorge; à peine lui resta-t-il assez de force pour serrer contre sa poitrine Hélène qui s'était précipitée dans ses bras.

Longtemps, muets et hale-tants, ils se tinrent serrés l'un contre l'autre, mêlant leurs soupirs et leurs larmes; enfin, Prieur, écartant un peu de lui sa fille, la considéra avec une stupeur attendrie.

« Toi! bégaya-t-il, c'est toi! c'est bien toi! Oh! ma chérie! c'est à peine si je puis en croire mes yeux ! »

« Toi! toi! ici, dans cet enfer! et pour moi! Oh! ma chérie! ma chérie! »

Il la ressaisit et l'enlaça de nouveau désespérément, appuyant sa pauvre tête brûlante de fièvre sur l'épaule de la jeune fille qui baisait ses cheveux blancs.

« Oh! soupira-t-il d'une voix dolente, maintenant que je t'ai revue, que je t'ai pressée dans mes bras, que j'ai senti la chaleur de tes baisers, je puis mourir. »

— Mourir! vous! Oh! père! Comment pouvez-vous avoir tant de cruauté! J'aurai bravé tous les périls, supporté

toutes les fatigues, essuyé tous les affronts pour vous reperdre à jamais, à peine vous aurais-je retrouvé?

« Etes-vous donc si désespéré de me revoir, que vous puissiez penser à la mort? »

« Mais vous allez vivre, au contraire, vivre pour moi qui ne vis désormais que pour vous ! »

— Hélas! pauvre chère petite! tu parles de vivre ici, dans cette geôle mortelle dont les tombes de tous mes amis font un cimetière sinistre ?

« Le climat, à défaut des tortures que nous imposent nos criminels gardiens, se



L'ÉVASION DU CITOYEN PRIEUR

« Citoyen lieutenant, déclara Prieur en tendant les bras à Dubreuil, venez embrasser votre père. » (P. 344, col. 2.)

« Ce ne sont ni le lieu ni l'heure de traiter ce sujet. D'ailleurs l'expression de votre reconnaissance est prématurée. Qui sait si mon intervention, loin d'adoucir le sort de votre père, ne pourra pas au contraire l'aggraver! Supposons que l'aventure tourne mal, on lui fera payer cher l'échec de notre tentative. Vous-même, considérée comme complice, que deviendrez-vous? »

— Et vous-même alors?

— Oh! moi! s'exclama le jeune homme avec feu, j'ai entrevu les éventualités.

— Et vous vous sacrifiez magnanimement au salut d'un infortuné.

charge de nous mettre en terre. Vois à quel état je suis réduit. Fuis toi-même et fuis au plus vite, sinon tu tomberais victime de la fièvre.

— Mais M<sup>lle</sup> Prieur ne demeurera pas ici, non plus que vous-même, » fit une voix qui soudainement retentit derrière eux.

Tressaillants, ils se retournèrent et virent qui venait d'entrer sans bruit dans le cachot, le lieutenant Dubreuil.

« Père, s'exclama la jeune fille, en se levant pour courir à l'officier qu'elle ramena près du hamac où gisait le vieillard, père, remerciez le citoyen lieutenant : grâce à sa décision et à son audace courageuse autant qu'à sa compassion, j'ai pu échapper à l'expulsion qui me menaçait et parvenir jusqu'à vous sous cet uniforme qui m'a permis de fuir Cayenne sans exciter les soupçons.

« Vous pouvez vous fier aveuglément à lui, comme je m'y suis fiée moi-même. Il ne vous conseillera que pour votre bien.

— Citoyen lieutenant, fit le vieillard en tendant la main au jeune homme, voulez-vous me serrer la main? Ce n'est pas parce que nous ne professons pas les mêmes opinions que nous ne pouvons avoir l'un pour l'autre l'estime que doivent avoir réciproquement de braves gens.

— Citoyen, déclara Dubreuil en répondant à l'étreinte du proscrit, je n'ai pas d'opinions; je suis soldat, rien que soldat; en secourant votre fille je n'ai fait que mon devoir, comme en la protégeant contre les entreprises d'un coquin qui voulait en faire l'objet d'un honteux marché.

— Que dit-il? s'écria Prieur épouvanté.

— Plus tard vous saurez, interrompit Dubreuil; pour l'instant qu'il vous suffise de savoir que dans l'intérêt de votre fille comme dans le vôtre propre, il importe que vous fuyez au plus tôt d'ici.

— Fuir! répéta le proscrit d'une voix amère; c'est vous, lieutenant, qui me donnez ce conseil. Voulez-vous donc me faire croire que vous n'êtes qu'un serviteur de mes bourreaux et que, sous couleur de me sauver, vous me tendez un piège, dans l'espoir que j'y tomberai.

— Citoyen! protesta Dubreuil d'une voix douloureuse.

— Père! » supplia la jeune fille.

Mais la défiance était entrée dans l'âme du vieillard et maintenant poursuivant son idée, il s'écria :

« Comment ai-je pu être assez fou pour m'illusionner à ce point! L'uniforme que vous portez, cet uniforme, c'est la livrée de la chiourme, des valets du bourreau. »

Et prenant sa fille dans ses bras, il la serra éperdument contre lui, gémissant :

« Ah! mon Hélène, ma chérie, en quel monstre d'hypocrisie as-tu placé ta confiance? Pour me sauver, tu m'as plus irrémédiablement perdu et tu t'es perdue du même coup. »

Effarée, décontenancée, ne sachant plus que croire, l'infortunée jeune fille promenait de son père à Dubreuil des regards affolés, suppliants. Oh! la vérité! Qui donc lui dirait la vérité?

Triste, mais très maître de lui, le lieutenant eut un geste d'apaisement; puis d'une voix pleine de dignité :

« Citoyen Prieur, déclara-t-il, je vous pardonne et je vous plains. Mieux que personne je suis placé pour savoir ce que vous avez pu souffrir depuis votre relégation dans ce pays maudit et je comprends jusqu'à quel point vos souffrances ont pu exacerber votre esprit.

« Je ne vous en veux donc point des paroles injustes que vous venez de prononcer. Oh! oui, injustes jusqu'à nier l'évidence elle-même, car, comment ne comprenez-vous pas, en effet, qu'en agissant ainsi que je le fais, je me compromets irrémédiablement.

« Non seulement, c'est ma carrière que je brise, mais c'est ma liberté que je joue, bien plus, c'est ma vie même.

« La présence de votre fille auprès de vous ne pourra être tenue cachée bien longtemps et il suffit d'une indiscretion de l'un de mes soldats pour que Jeannet me sache être l'instrument de ce rapprochement.

« Mais puisque mon rôle même est impuissant à vous démontrer ma parfaite sincérité, je vais vous en donner une preuve devant laquelle j'imagine que ne pourront tenir vos soupçons. »

Et s'adressant à Hélène :

« Citoyenne, vous êtes témoin que les circonstances seules me contraignent à sortir d'une réserve que je m'étais imposée et dont je m'étais juré de ne sortir que plus tard, peut-être même m'y serais-je toujours enfermé.

« Citoyenne, depuis des semaines que le drame au milieu duquel vous vous débattez, seule, sans défense, sans appui, m'a mis en rapport presque quotidiennement avec vous, j'ai senti se transformer en moi, insensiblement, pour ainsi dire à mon insu, la sympathie très vive que m'ont tout d'abord inspirée vos malheurs. »

Et détournant ses regards d'Hélène qui rougissait pour les reporter sur Prieur, stupéfait, paraissant n'en pas croire ses oreilles :

« Citoyen Prieur, j'aime votre fille, et j'ai l'honneur de vous demander sa main.

« Dieu m'est témoin que je voulais me taire. Mais l'intérêt de votre salut exige que vous ayez confiance en moi. J'espère que vous ne persisterez pas à soupçonner celui qui aspire à l'honneur et à la joie de devenir votre fils. »

Très ému de ce langage, si net, si droit, le vieillard considérait Hélène, cherchant dans le regard de la jeune fille ce qu'il devait penser d'une déclaration aussi inattendue; mais Hélène baissait les yeux et détournait la tête, un peu rougissante.

Son embarras même équivalait à une réponse.

« Citoyen lieutenant, déclara Prieur en tendant les bras à Dubreuil, excusez et embrassez votre père qui ne pouvait deviner sous l'uniforme, que tant de misérables déshonorent en ce moment, une si grande somme d'abnégation et de générosité. »

Puis attirant à lui Hélène qui, muette et chancelante, se tenait près du hamac, il ajouta, s'adressant au jeune homme :

« Embrassez-la et que ce baiser soit celui de vos fiançailles. »

D'elle-même, la jeune fille tendit son front à l'officier qui, pudiquement, y posa ses lèvres; ensuite faisant effort pour chasser loin de lui l'émotion qui le poignait :

« Père, déclara-t-il, j'ai dit tout à l'heure en entrant qu'il vous fallait fuir. Je le répète, car si votre fille en vous rejoignant n'a pas réussi à vous apporter le salut, il va en résulter pour vous, à bref délai, une aggravation de peine.

« Ferret, à l'heure même où nous parlons, doit avoir connaissance de la disparition de M<sup>lle</sup> Hélène et soit qu'il soupçonne la vérité, soit qu'il croit à un dramatique enlèvement effectué même contre la volonté de votre fille, il va la rechercher et son premier soin va être de se lancer sur mes traces pour me demander de mettre ma troupe à sa disposition pour battre le pays.

« Si je n'ai pas trouvé moyen de vous mettre hors de son atteinte, vous et elle, nous sommes perdus tous les trois.

— Il faut fuir, déclara énergiquement Hélène, fuir sans tarder.

— Fuir! répéta lamentablement le proscrit dont la courte joie venait de sombrer d'un seul coup dans l'inéluctable dilemme où il se débattait, où cela fuir? Le pays tout entier appartient à ces misérables dont non seulement les indigènes sont les complices, mais où l'horreur même de la nature concourt à leurs atrocités.

« Fuir! Où cela? Par la forêt vierge où des dangers mortels nous attendent à chaque pas?

« Par le fleuve? Pour aboutir où? »

Le regard anxieux d'Hélène s'attachait éperdument sur Dubreuil.

« N'ayez crainte, déclara celui-ci, mon plan est fait, mes précautions sont prises. C'est par le fleuve qu'il vous faut fuir.

A l'embouchure, nous trouverons une goëlette anglaise qui, une fois que vous aurez atteint son bord, lèvera l'ancre et vous conduira en territoire hollandais.

« Là, vous serez en sûreté.

« Seulement, il faut partir sans tarder, car, avant d'atteindre

## Les Éclaireurs de France

(Boy-Scouts Français.)

Tous nos lecteurs ont suivi avec intérêt nos efforts tendant à la création en France de groupements analogues à ceux des Boy-Scouts d'Angleterre. Nous rappelons à tous ceux qui sont désireux de participer à cette œuvre nationale que nous pouvons envoyer franco contre 0 fr. 60 en timbres poste français, adressés au directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris, la brochure du lieutenant de vaisseau BENOIT dans laquelle on trouvera toutes les indications et instructions nécessaires pour organiser et instruire des corps de jeunes éclaireurs.

le point où le fleuve, débarrassé de ses remous, devient navigable, nous avons une longue étape à fournir et nous devons devancer la poursuite de Ferret.

— Hélas ! gémit Prieur, vous me parlez de fuir, mais comment le pourrais-je ! C'est à peine s'il m'est possible de me traîner péniblement de ma case au banc sur lequel vous m'avez trouvé assis.

— On vous portera.

— Qui cela ? Vos soldats ? Mais s'ils ne m'ont tué auparavant, ils me trahiront. Je connais ces métiers que la duplicité de Jean-net a enrôlés ; ils sont plus féroces encore que ceux qui les emploient et qui les ont dressés à la chasse à l'homme. »

Et s'adressant à Hélène, pleine d'honneur :

« Oui, ma pauvre enfant, le citoyen commissaire du gouvernement de la République une et indivisible, a remplacé par des soldats noirs les chiens que, dans la Louisiane, les planteurs emploient à chasser les esclaves fugitifs.

— N'ayez crainte, déclara le jeune officier ; mes hommes doivent être, à l'heure qu'il est, plus incapables que vous ne l'êtes vous-même, de faire un pas ; j'ai vidé ma bourse entre les mains du sergent, avec mission de leur payer à boire pour les dédommager de la rude étape que je leur ai fait faire aujourd'hui ; en ce moment, ivres d'eau-de-vie de canne, ils gisent sur le sol, abrutis d'ivresse : ils en ont jusqu'à demain. Donc, nous avons devant nous tout le temps nécessaire pour gagner le fleuve que quelque pirogue d'Indien nous fera descendre rapidement jusqu'à son embouchure.

— Mais, je vous le répète, mon cher fils, mes forces sont épuisées et s'agirait-il de sauver ma tête, il me serait impossible de me traîner à cent mètres d'ici. »

Les sourcils froncés, le masque tragique, Dubreuil réfléchissait, tandis que, les mains tendues vers lui dans un geste suppliant, Hélène le contemplant, attendant avec un espoir infini la parole de salut qui allait tomber de ses lèvres.

Tout coup, le jeune homme demanda :

« L'Indien qui vous sert, quel homme est-ce ? »

— Tedja ? Un brave homme compatissant et des soins duquel je n'ai qu'à me louer depuis mon arrivée ici.

— Bien... sa case ?

— A deux pas. C'est un amas de planches et de roseaux qui se trouve sur la rive du fleuve et que vous pouvez apercevoir du seuil même du carbet.

— Parfait. Pendant que je vais m'entretenir avec lui, que votre fille, sur vos indications, réunisse les quelques objets ou vêtements auxquels vous pouvez tenir et en fasse un paquet aussi peu volumineux que possible.

« Vous-même, enveloppez-vous des couvertures que vous possédez, de façon à vous soustraire à la fraîcheur de la nuit et à vous protéger contre les dards des arbustes épineux dont la forêt est pleine.

« Dans un instant, je suis de retour. »

D'un pas rapide, il gagna la sortie de la case et se dirigea vers la tanière qui servait d'habitation à Tedja ; l'éveillant brutalement, sans restriction, il tint ce langage :

« Je suis ici pour arracher aux misères dont je sais que tu t'es efforcé de le soulager autant qu'il t'a été possible, le pauvre vieillard, ton voisin.

« Consens-tu à m'aider ? »

Comme l'autre hésitait, Dubreuil déclara :

« S'il reste ici, avant quarante-huit heures il sera arrêté, emprisonné, fusillé ; tu pourras donc dire que ton refus l'a tué.

— Que faut-il faire ? demanda l'indigène avec simplicité.

— M'aider à porter le hamac sur lequel il est étendu. Nous marcherons ainsi jusqu'au point où le fleuve est sans danger navigable et où tu nous recruterai, dans quelque tribu d'Indiens riverains, une embarcation susceptible de nous faire descendre jusqu'à l'embouchure.

« Là, un bateau nous attend qui nous mènera en territoire hollandais.

« Je te dis tout, sincèrement, loyalement ; tu tiens notre vie entre tes mains. Réponds.

— Quand faut-il partir ? interrogea Tedja.

— Fixe toi-même le moment, fit Dubreuil dont les poumons se dilataient de joie.

— Le missionnaire qui m'a fait chrétien m'a appris que pour être agréable à son Dieu, il ne fallait agir qu'en vue de lui être agréable.

« Je ne veux rien qu'être agréable à Dieu. »

Dubreuil, ému, tira de sa poche une bourse qu'il mit de force dans la main de ce brave homme, en disant :

« Prends toujours ceci, car suivant la façon dont tourneront les événements, il se peut que tu ne puisses revenir ici sous peine de t'exposer à la vengeance des autorités de Cayenne. Avec cela, tu pourras gagner ta tribu et y faire un petit commerce. »

Une flamme courte s'alluma dans les prunelles de Tedja.

« Il se pourrait surtout que ceux auxquels je demanderai une barque, ne consentent pas à m'écouter. Il faudra les payer. Ceci y pourvoira. »

Tout en parlant, il choisissait dans un coin de sa case deux des longues perches dont il se servait pour la pêche et des cordes faites de lianes flexibles et résistantes.

« Quand tu voudras, déclara-t-il, je suis prêt.

— Je m'en remets à toi du soin de nous conduire par le chemin le plus court, déclara Dubreuil.

— Le fleuve fait un long détour en lisière de la forêt avant d'atteindre le point, où il sera possible de s'embarquer ; c'est donc à travers la forêt qu'il va falloir nous lancer ; nous trouverons précisément dans ces parages un village où j'ai des amis. »

(A suivre.)

GEORGES LE FAURE.

TYPES MARITIMES

Le « Bluejacket »  
à bord

MALGRÉ le caractère propre à chaque race, les marins de tous les pays se ressemblent beaucoup. L'habitude de vivre sur l'eau, les grands voyages, la discipline, la joie de revenir à terre et de courir des « bordées » dans tous les ports du monde, donnent aux matelots quantité de côtés communs, qu'ils soient Anglais, Russes, Français ou Américains.

Il n'est pas jusqu'au physique où l'on peut observer des ressemblances. A quelques détails près, l'uniforme varie peu de « bluejacket » à « mathurin », d'Argentin à Japonais. Sous un béret à peu près identique, c'est la même figure franche, tannée par le soleil et le vent de la mer, les mêmes yeux vifs un peu mélancoliques ou follement gais dans les heures joyeuses.

Le matelot est blagueur, mais rêveur et sentimental, débrouillard, généreux, très propre et même coquet.

Nous avons pu admirer, il y a quelques mois, la bonne tenue des marins américains. Le « bluejacket » anglais n'est pas moins irréprochable. Quand il se promène le dimanche au bras de sa fiancée, il a l'air, avec son béret [minuscule, sa vareuse courte et ses pantalons à « pattes d'éléphant », d'un boy frais et rose qui aurait grandi trop vite.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur ses qualités. La marine anglaise est la première du monde par le nombre et la puissance de ses cuirassés, elle dispose aussi d'équipages dont la loyauté et la discipline sont à toute épreuve.

On a dit et répété souvent que sur dix marins français, sept ne savaient pas nager, ce qui est plus amusant que véridique. Nous voulons croire, en tout cas, que cet état de choses est modifié aujourd'hui.

Il serait sans doute difficile de trouver dans les flottes de George V un matelot pour qui la natation aurait encore des secrets. S'il en existait un, ses camarades se chargeraient vite de lui enseigner le sport cher à Holbein et Billington.

Le « bluejacket » ne serait pas Anglais s'il ignorait les sports. C'est un amateur de football, de cricket, voire de cross-country, mais il déploie surtout dans le plongeon des qualités remarquables. Nous avons admiré il y a quelques années à Southampton un matelot en service sur un torpilleur qui, par dilettantisme, s'amusait à grimper dans la mâture d'un voilier et plongeait à la mer d'une hauteur de dix-huit mètres.

Tous les jours, à bord des cuirassés, l'équipage, divisé en plusieurs groupes, prend un bain, source de gaieté sans fin. Le matelot du reste ne laisse jamais échapper une occasion de s'amuser, car c'est une vie laborieuse et souvent dure que la sienne. Depuis le coup de clairon du réveil qui le fait sauter du hamac, jusqu'au salut au drapeau du soir, il a besoin sans relâche. C'est le « briquage » du pont, sous l'œil vigilant du quartier-maître, pieds nus hiver comme été. Il arrose, frotte, brosse et fourbit à perdre haleine, mais aussi quelle perle qu'un navire de guerre !

C'est la manœuvre commandée par un *midship* imberbe. C'est le grattage, le nettoyage de la coque et des cheminées qu'il faut repeindre.

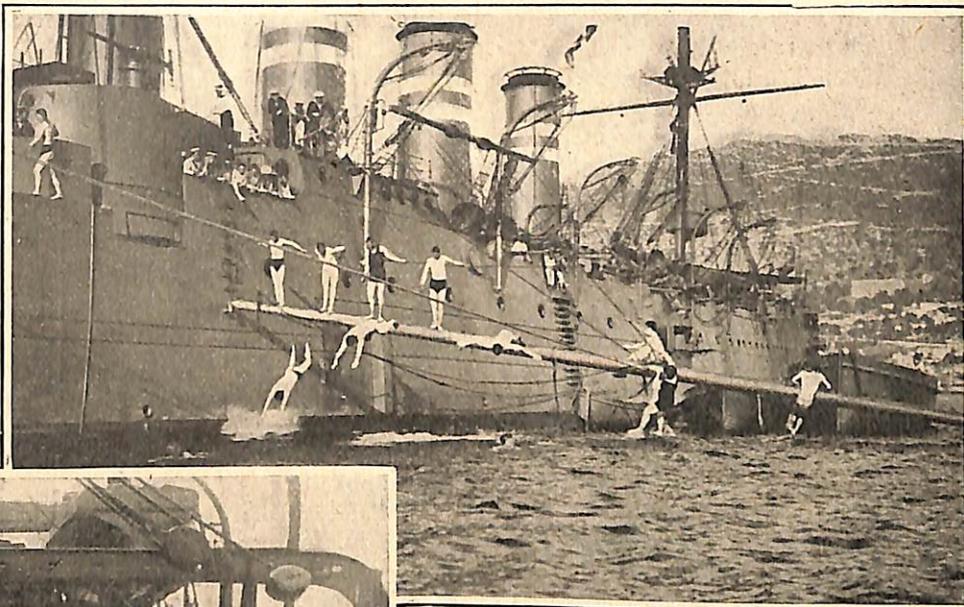
Si le gabier est un type qui tend à disparaître, les engins modernes nécessitent le matelot du sous-marin, spécialement choisi et d'une résistance physique très grande ; le scaphandrier d'un emploi trop fréquent, hélas ! pour le sau-

vetage des équipages engloutis et d'un dévouement admirable.

Toutes ces branches du métier sont également dures. Aussi avec quelle joie, les jours de permission, les marins se laissent-ils glisser le long des filins qui leur servent à gagner les chaloupes !

Le retour ne sera pas toujours aussi facile car, on a beau être gabier, on ne porte pas toujours bien la toile, suivant l'expression pittoresque qui signifie qu'un matelot a du mal à conserver l'équilibre. Pourtant, au cours des « bordées » les plus folles, le marin n'est jamais méchant. Il éprouve au contraire le besoin de fraterniser avec des soldats et surtout les marins étrangers s'il s'en trouve dans le port. Au fond, c'est un grand enfant.

Nous parlions en commençant cet article des

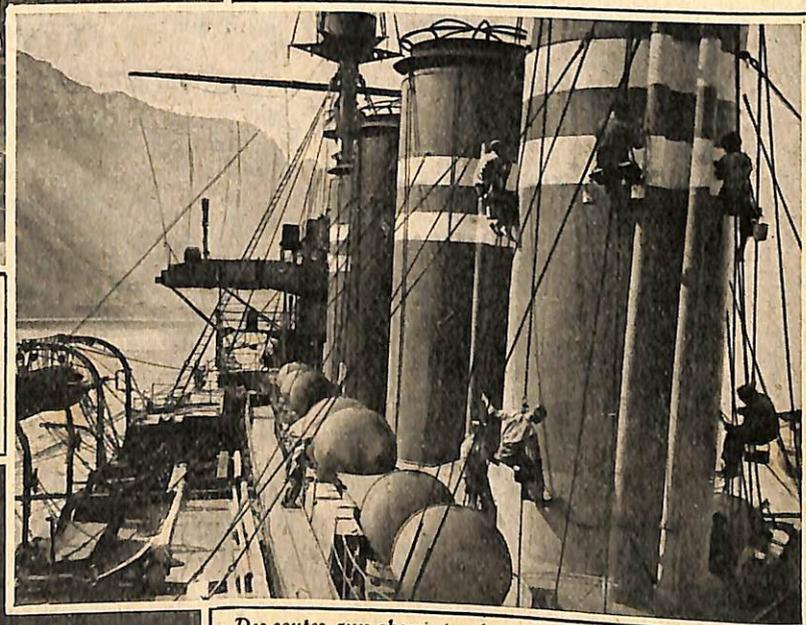


Tous les jours, à bord des cuirassés, l'équipage, divisé en plusieurs groupes, prend un bain.



Pieds nus, hiver comme été, il faut briquer le pont chaque matin.

similitudes de caractères chez les marins. Il en est d'autres. L'insouciance d'abord. Le matelot ne songe pas au danger. Il part au combat la blague sur les lèvres, et si son cœur se serre en pensant au coin de terre natale qu'il n'oublie jamais, c'est un point d'hon-



Des soutes aux cheminées, le navire de guerre doit être d'une propreté absolue.



LE « BLUEJACKET » A BORD

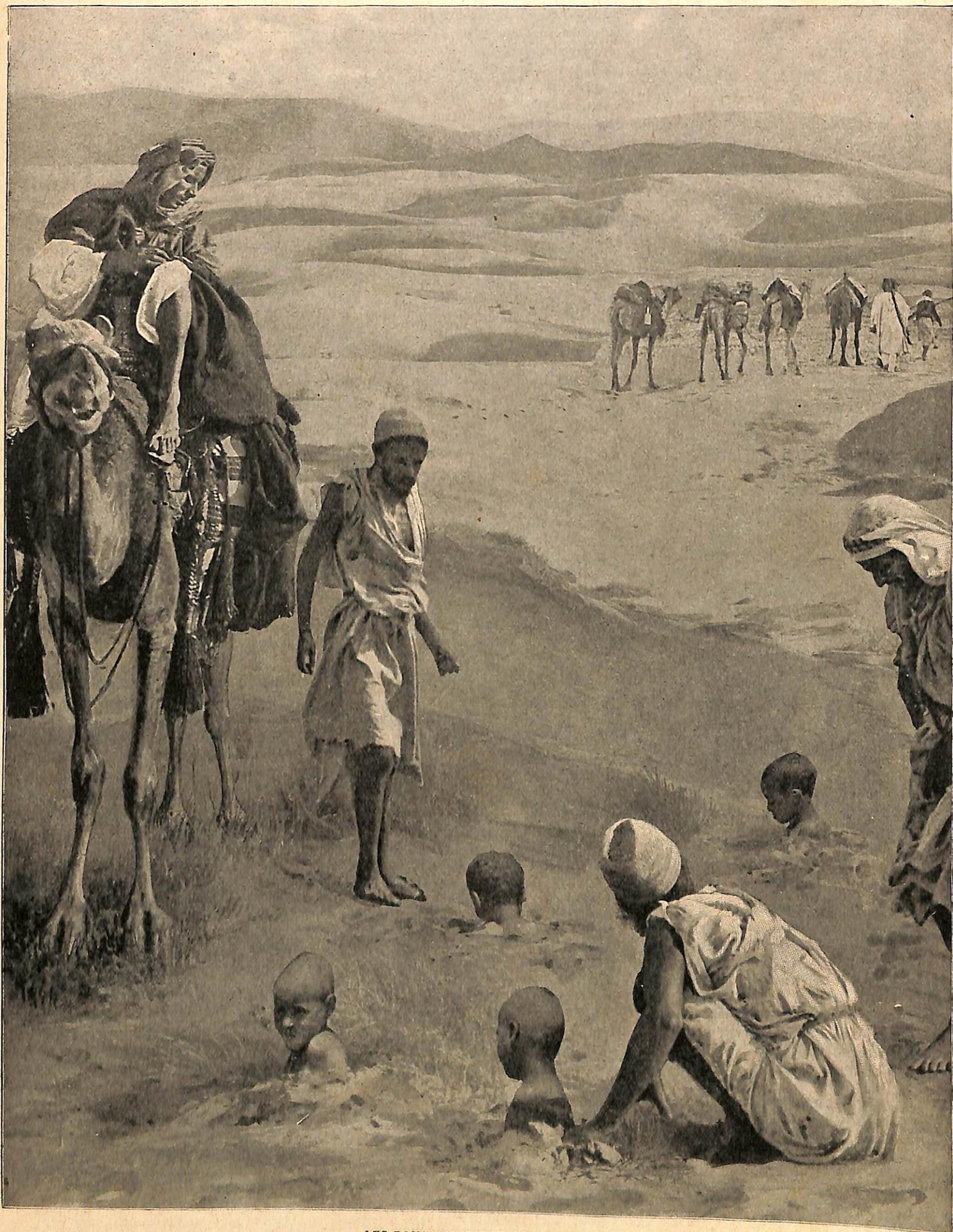
Un scaphandrier s'apprête à visiter la coque d'un croiseur.

commun qui existe entre ces différents intérieurs. Au centre de la salle, sur la table où se mettent bien en vue les objets de valeur, il y a généralement un coffret de laque envoyé de Chine ou du Japon, ou encore une corbeille étrangement bigarrée, rapportée des Antilles. On voit sur la cheminée des burgos, des guinées, des coraux, des coquilles d'huîtres perlières où un sculpteur naïf sculpta les scènes de la Passion.

Et les noix de coco transformées en épouvantables figures d'anthropophages... Les navires enfermés dans des bouteilles, les cartes postales innombrables, les poissons volants desséchés, les colliers de graines rouges ou de perles de verre, les photographies surtout tirées dans nos villes lointaines, car on ne manque jamais d'envoyer son portrait au pays.

Quand il est au lo'n, le matelot n'oublie pas un instant les vieux parents et revoit souvent en rêve la maison natale.

TIERRICK D'YS.



LES BAINS DE SABLE AU DESERT

*Enterrés jusqu'au cou, les malheureux petits captifs, à moitié ensevelis, restent ainsi exposés au soleil pendant plusieurs jours pour combattre la fièvre dont ils sont atteints, et les trois quarts des malades succombent à ce traitement barbare.*

Dans le Déroit de Messine

## Le Braconnage en Sicile

Les Calabrais ne sont pas contents, et il y a de quoi ! Les Siciliens, plus malins, plus marins et moins lourds, viennent pêcher chez eux, ou plutôt dans leurs eaux marines, à leur nez et à leur barbe par des moyens au moins inconnus d'eux, moyens qui, à ce qu'il paraît, rapportent gros. Personne n'admet le vol, c'est un fait certain, mais cependant lorsque le vol est fait avec une maestria remarquable, on ne peut s'empêcher d'en sourire et de dire comme je ne sais plus quel auteur : « Pour un bel assassinat, c'est un bel assassinat ! » Pour un beau vol, c'est un beau vol.

Qui ne connaît la dextérité des Arabes à enlever des troupeaux entiers de bœufs ou de moutons ? Qui n'a entendu parler de l'adresse des Indiens à maquiller les chevaux volés par eux, de manière à les rendre méconnaissables à l'œil même de leur maître ? Mais ce dont on n'a pas encore parlé, c'est la façon de pêcher propre aux Siciliens qui habitent la côte du déroit de Messine, en face de la Calabre. Pour eux, la pêche est une razzia, et une razzia d'un genre tout nouveau.

Les conditions économiques et les conditions topographiques de la Sicile incitent

les populations de son littoral à pratiquer la pêche sur une vaste échelle. L'esprit d'expansion qui, chez tous les insulaires de n'importe quel pays, est une idée fixe, se manifeste particulièrement chez les populations maritimes du littoral de la Sicile. Entrepreneurs, astucieux, pilotes consommés, et un peu... corsaires, les pêcheurs du déroit de Messine sont redoutés des pêcheurs calabrais qui sentent leur infériorité, en face d'un rival ingénieux qui sait faire, pour ainsi dire, un art de son métier et qui leur enlève une grande partie de leurs ressources. Ce sont deux ennemis irréconciliables.

On reste, en effet, stupéfait devant certaines ruses qu'emploient les Siciliens pour attraper le poisson. Elles indiquent une expérience technique profonde et surprenante.

Vous serait-il, par exemple, venu à l'idée de prendre le tendon sous-axillaire d'un bœuf, pour appât de poisson, comme fait le pêcheur sicilien ? Il travaille ce tendon d'une certaine façon, le teint et lui donne la forme d'un petit poisson qu'il attache au bout d'une ligne très fine et très longue. L'une après l'autre, des centaines d'aiguilles viennent coller leur bouche dans les fibres du faux poisson et le pêcheur n'a que la peine de les ramasser.

Il n'y a qu'un Sicilien pour trouver cela.

Les aiguilles de mer, appelées sur presque toutes nos côtes aiguillettes, ne sont

autres que les orphies. Chez nous, elles sont grosses comme le poignet et longues d'environ 0<sup>m</sup>,60; sur les rives de la Calabre, elles atteignent jusqu'à 90 centimètres et leur grosseur est à proportion.

La tête de ce poisson, qui ressemble fort à une anguille, a l'aspect d'un bec de bécasse qui terminerait une tête de maquereau. Les mâchoires sont très solides, munies chacune de deux rangées de dents aiguës dirigées en arrière. C'est ce qui explique qu'ayant moru dans un appât filandreux, l'orphie y reste accrochée sans pouvoir se dépêtrer.

Les aiguillettes marchent en troupes à la surface de l'eau. Elles suivent souvent les barques. Les Siciliens en font une grande consommation et conservent par des procédés à eux les orphies qu'ils ont pêchées sur les côtes calabraises.

Mais le plus original, c'est encore le pêcheur aux poulpes. De loin, vous voyez une barque montée par deux hommes qui la dirigent très lentement, tantôt à gauche, tantôt à droite. A l'avant, vous apercevez une forme indécise ressemblant à un sac de chiffons. Or, ce sac n'est autre que le pêcheur courbé en deux, la tête penchée et enfoncée dans un tambour à pétrole, vide, muni d'une vitre. Cet appareil primitif plonge dans l'eau et permet à ce « supplicé volontaire » d'inspecter le fond de la mer jusqu'à ce qu'il découvre un poulpe. Le poulpe une fois trouvé, sans lâcher cette espèce d'hydroscope qu'il dirige de la main gauche, notre pêcheur saisit un harpon de la main droite et d'un seul coup embroche l'animal qu'il lance dans le bateau.

Le plus souvent, les Siciliens pêchent à la lumière. Dans une barque peinte d'une couleur sombre, ils installent non pas une torche fumeuse, mais une lampe toute moderne, une lampe à acétylène.

Pour opérer, les « pêcheurs à la lampe » choisissent une nuit sans lune. Dès qu'il commence à faire noir, ils s'avancent sur leurs barques légères jusqu'à la côte de la Calabre, puis allument leurs feux.

Tout le monde sait que la lumière artificielle a le don de captiver le poisson. Aussi, mulets, bars et merluches captivés par l'éclat du phare improvisé, viennent à l'envi se placer autour de la barque. Sans se presser, les pêcheurs lancent leurs lignes et le moindre bruit pouvant effrayer le poisson, ils ne communiquent entre eux que par signes. La pêche se poursuit dans le silence le plus absolu, tandis que les poissons montent de plus en plus nombreux à la surface de l'eau. Quand les Siciliens les jugent en quantité suffisante, ils ramassent leurs lignes et prennent lentement le large tout en se dirigeant vers la Sicile, et toujours suivis de cette multitude de poissons qu'ils amènent sur leur côte. Alors la pêche, une vraie pêche miraculeuse, recommence pour continuer jusqu'à l'apparition de l'aube.

Après une pareille razzia, que peut-il rester au pauvre pêcheur calabrais ?

UN TRAITEMENT QUI CONSISTE A VOUS ENTERRER VIVANT

## Les Bains de sable au désert

Devons-nous nous étonner de voir les peuples primitifs lutter contre les maladies en employant les méthodes les plus saugrenues, quand certains médecins ultra modernes préconisent, en Europe et en Amérique, des cures bien bizarres susceptibles de faire sourire jusqu'à un sauvage ? Quels traitements grotesques ne nous a-t-on pas vantés depuis quelques années pour les affections les plus diverses... Cures de soleil, de silence, cures de pruneaux secs et de cidre doux...

Les Bédouins, eux, ont découvert un infaillible moyen de guérir la fièvre sans recourir aux services du pharmacien... et pour cause. Le traitement est un peu rude; du moins offre-t-il l'avantage d'être à la portée de toutes les bourses et de se trouver toujours prêt.

Hâtons-nous d'ajouter que les Bédouins l'emploient rarement pour eux-mêmes. Sans doute ont-ils remarqué que cette cure énergique n'était toujours pas couronnée de succès. Ils la réservent généralement à leurs prisonniers.

Incorrigibles pillards, ces enfants du désert parcourant d'immenses territoires sur leurs méhara sont les corsaires du grand océan de sable. Malheur aux caravanes qui passent si elles ne sont pas en forces, aux voyageurs partis pour un pieux pèlerinage, à la fiancée se dirigeant avec une faible escorte vers le douar de son futur époux...

La horde passe, la razzia s'accomplit, non sans que plusieurs victimes ne restent sur le terrain, abandonnées aux chacals et aux hyènes. Les blessés seront

vendus comme esclaves. Mais, pour en tirer parti, il faut les guérir des coups qu'ils ont reçus, faire baisser la fièvre qui les dévore, et c'est ici qu'intervient l'étrange cure de sable, plus pittoresque certainement qu'infaillible.

On choisit un endroit aussi frais que possible pour y creuser autant de trous qu'il y a de prisonniers — des jeunes gens le plus souvent et même des enfants. — Les bains de glace sont en effet d'un emploi plus que difficile au Sahara et les Bédouins espèrent faire tomber la température de leurs malades, en les enterrant jusqu'au cou dans le sable. Les malheureux restent ainsi à moitié ensevelis durant plusieurs jours. On peut dire qu'ils ont plus d'un pied dans la tombe et, à la vérité, la cure ne se dénoue que de deux façons : ou bien le patient guérit — et il peut se vanter de posséder une santé de fer — ou bien il meurt.

C'est malheureusement le second résultat qui est le plus fréquent. On considère que quatre-vingts pour cent des malades succombent au traitement, ce qui n'empêche pas les Bédouins de continuer à l'appliquer avec une constance et une sérénité dignes d'un meilleur sort.

« Il n'y a que la foi qui sauve », dit un vieux proverbe. C'est possible, mais les pauvres diables tombés aux mains des Bédouins farouches n'ont aucune confiance dans la méthode qui consiste à les enterrer à l'avance pour les guérir, et c'est peut-être ce qui les perd...

Marin BEAUGEARD.

JHO PALE.

Dans <sup>Les</sup> MYSTÈRES DE L'INDE  
les Mains Invisibles

Par  
RENÉ THÉVENIN

V

L'ÉTREINTE DES MAINS SE RESSERRE

Je ne m'éveillai qu'assez tard le lendemain. La fatigue de cette nuit, notre ascension pénible à l'extérieur des pylones du temple, l'émotion aussi peut-être, tout cela avait contribué à cette prolongation anormale de mon repos, et quand enfin je me levai, j'éprouvai la sensation d'une grande lassitude qu'un lourd sommeil sans rêves n'avait pu encore complètement dissiper.

Il me fallut quelque temps pour renouer le fil de mes souvenirs, et c'est la vue de mon costume hindou, abandonné sur une chaise au pied de mon lit, qui me rappela à la réalité des faits.

Ah ! oui, c'est vrai !... Notre expédition de la veille !...

Que s'était-il donc passé ?

Et, soudain, dans une vision si nette qu'il me sembla l'avoir encore devant les yeux, la mystérieuse passante de la nuit m'apparut, toute blanche dans ses voiles de lin, et tenant sa lampe d'or.

C'était réel, cependant ! Je ne l'avais pas rêvé ! Quel miracle c'avait été, cette minute indicible de grâce inquiétante et de mystérieuse beauté dont le charme m'étreignait encore ! Et que n'aurais-je pas donné pour la revoir ?

La revoir ? Est-ce que cela n'était pas possible ?

Et la mémoire plus lucide me revint. A défaut d'elle, n'avais-je pas au moins son image, puisque Robertson avait eu la bienheureuse idée de fixer à jamais son apparence immortelle !... Tiens ! Robertson, que devenait-il ? Il faudrait aller prendre de ses nouvelles, tout à l'heure... J'avais soigneusement placé la photographie en lieu sûr...

J'éprouvai un délicat plaisir à la pensée que j'allais pouvoir à mon aise la contempler.

Je tirai l'épreuve des feuilles de buvard de l'herbier où je l'avais mise à sécher, et... je ne compris pas tout d'abord.

C'était bien la photographie cependant que j'avais sortie hier du bain pour la laver avec un soin minutieux, et déposée précieusement à cette place...

Mais, depuis, que s'était-il passé ?

Je ne reconnaissais plus l'image dont j'avais cependant nettement gardé le souvenir.

Est-ce que Robertson avait fait une confusion en manipulant des réactifs chimiques, ou bien, moi-même, avais-je omis quelque opération nécessaire ?... Autour du corps de la danseuse, sur la gélatine du papier, il s'était formé une sorte d'auréole, qui, dans la demi-obscurité de la pièce où je me trouvais, paraissait lumi-

neuse, et qui commençait à envahir le contour des traits de l'image...

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

J'entrai dans le laboratoire, et je regardai les produits dont Robertson s'était servi pour le développement du cliché, et qui étaient encore dans les cuvettes. C'étaient bien ceux que j'avais l'habitude d'employer, et l'on n'avait fait aucun mélange, commis aucune erreur.

Alors, d'où venait cette tache incompréhensible, et sur la nature chimique de laquelle je ne pouvais pas me prononcer ?

Maintenant que j'étais tout à fait dans l'ombre, la feuille, entre mes mains, dégageait une lueur propre dont mes doigts même, s'imprégnaient... C'était une lueur verdâtre, comme phosphorescente...

Je n'avais jamais rien vu de semblable. Sans doute, le séjour trop prolongé dans le bain de fixation avait altéré les éléments de la couche sensible. Ou bien, par suite de l'excessive chaleur, la gélatine avait subi un commencement de décomposition...

L'explication ne me satisfaisait aucunement, mais il fallait bien cependant qu'il y eût quelque raison semblable...

Le pire était que l'épreuve était unique, puisque nous avions brisé le cliché, et que ce serait le plus irréparable des dommages si elle allait s'anéantir.

J'atteignis des flacons sur l'étagère, préparai des réactifs. Il fallait, à tout prix, sauver le précieux document.

Je le soumis à de soigneux lavages, travaillai longuement à réparer le mal.

Il me sembla enfin que la tâche disparaissait peu à peu. Je remis l'épreuve à sécher, et, assez intrigué au fond, je quittai le laboratoire.

Voyons ? Il fallait maintenant aller à l'hôpital, prendre des nouvelles de Robertson.

Pourquoi est-ce que je me sentais si las, vide de volonté, incapable d'effort ?

Je mis cela sur le compte de l'accablante chaleur, de l'action déprimante de ce climat de serre, humide et lourd. Et puis, décidément, l'aventure de cette nuit m'avait brisé !

Quelle diable d'idée aussi Grish avait-il eue de m'emmener dans cette expédition ? Et quels résultats en avait-il obtenus ?

Ses dernières paroles dans le temple me revinrent à l'esprit : « Je sais maintenant ce que je veux savoir... » Quoi ? Que savait-il ? Et pourquoi, au retour, était-il demeuré sourd à toutes mes questions, silencieux, absorbé, inquiet, comme je ne l'avais jamais vu jusqu'alors, et pourquoi n'était-il pas là maintenant, puisqu'il avait dit qu'il viendrait me prendre dès le matin ?

Ah ! que tout cela était impatientant ! Je me sentais énervé, déprimé, ennuyé de je ne sais quel accablant et injustifiable ennui...

Et dire qu'il allait falloir sortir, se traîner par les rues dans cette chaleur d'étuve ! Non, décidément, j'attendrais le soir pour aller voir Robertson !...

Mais, si quelque chose était arrivé, de-

puis hier ?... Bah ! le docteur m'aurait fait prévenir...

Au reste, je n'avais qu'à envoyer quelqu'un.

Je griffonnai un mot de lettre, je la remis à un serviteur, avec l'ordre de la porter à l'hôpital, et de demander une réponse. Je m'excusais auprès de Simmons de ma paresse à aller l'interroger moi-même et le priais de me donner quelques détails sur l'état de santé du malade, et de me dire s'il avait besoin de moi.

Puis je fus m'étendre sous la véranda, avec l'idée bien arrêtée de prolonger ma sieste jusqu'à la venue du soir.

Mais je n'étais pas installé depuis deux minutes que je vis Grish arriver par la petite allée du jardin.

Il était redevenu plus Anglais que jamais, du moins quant à l'apparence.

Il avait revêtu un superbe complet de soie gris perle, agrémenté d'une large ceinture couleur gorge de pigeon, et il fumait avec désinvolture un énorme cigare.

Mais, quand il fut près de moi, pour me serrer la main avec une nonchalante lassitude, il me parut qu'une vague inquiétude troublait son regard myope, derrière son lorgnon d'or.

« Avez-vous des nouvelles de Robertson ? » me demanda-t-il dès les premiers mots.

Je fis l'aveu de ma négligence, et du peu d'empressement que j'avais mis à m'en procurer.

« C'est fâcheux, dit-il. J'aurais dû prévoir cela, et passer moi-même ce matin à l'hôpital. Mais je me suis levé aussi passablement tard, et, de plus, je comptais sur vous... C'est fâcheux, répéta-t-il, c'est très fâcheux que nous ne sachions rien.

— Nous serons renseignés dans un instant, observai-je. J'ai envoyé quelqu'un chez le docteur ; mais si vous croyez qu'il est urgent d'y aller nous-mêmes...

— Oh ! urgent, non ! reprit-il. C'est simple intérêt de ma part, car notre présence ne pourrait lui être d'aucun secours... Du moment que nous saurons tout à l'heure, cela suffit... Je voulais simplement constater si mes prévisions étaient justes.

— Vos prévisions ? »

Il vint s'asseoir en face de moi :

« Voulez-vous que je vous décrive exactement tout ce qu'a éprouvé votre compagnon depuis hier ? »

— Comment pourriez-vous le savoir, puisque vous prétendez qu'il n'a aucune maladie caractérisée ?

— Je n'ai jamais rien dit de semblable. J'affirme que le docteur s'est trompé dans son diagnostic, voilà tout. Mais j'ai formulé le mien, soyez tranquille.

— Ah ? Vous êtes donc médecin ?

— Moi ? Pas le moins du monde. En tout cas, je n'ai poursuivi aucune étude officielle, ni pris aucun diplôme en cette matière... Mais les maux dont est affligée la pauvre humanité ne sont pas tous du domaine de la médecine, mon cher !

— Enfin, expliquez-vous une fois pour toutes, je vous en prie sincèrement. Quelle que soit la cause originelle des souffrances

de ce malheureux, si vous connaissez un remède pour le guérir, vous seriez bien coupable de ne pas l'appliquer.

— Eh! le remède, je le connais bien, fit-il... Seulement, cela ne se vend pas en potion ni en pilules chez le pharmacien, voilà l'ennui. Et quant à savoir comment j'arriverai à me le procurer, c'est à quoi je pense depuis cette nuit, au point que la tête me tourne... Et je n'en suis pas plus avancé!

— Pourtant, si vous connaissez le mal?

— Le mal, le voici, reprit l'Hindou. Cette nuit, vers une heure, Robertson, après cette sensation d'écrasement, d'oppression, dont il parlait hier, s'est senti tout à coup allégé, délivré, comme si tout son être s'était dégagé de la matière, affranchi des lois de la pesanteur, et, soudainement, volatilisé...

« Puis, il a fait le plus beau de tous les rêves, — ce n'était pas un rêve, notez bien, mais une impression réelle; seulement, cela avait le vague et l'imprécis d'un rêve... Je ne vous en décrirai pas les phases, parce qu'elles dépendent de la personnalité du sujet, à laquelle notre imagination ne peut se substituer. Mais, étant donné le tempérament plutôt enthousiaste de l'Américain, je suppose qu'il a dû planer au septième ciel... Toujours est-il que cela n'eut qu'une courte durée, et que, plus son envolée fut sublime, plus la chute qu'il fit ensuite fut effroyable. Il a...

— Mais, interrompis-je, que me racontez-vous là? Vous l'avez donc vu, ou vous avez vu Simmons, pour connaître tous ces détails?

— Ni Simmons, ni Robertson, ni personne, je vous dis!... Tout cela, c'est du raisonnement abstrait. Attendez un peu, vous allez voir... Donc, des souffrances atroces l'ont arraché à son extase. Il a eu alors la sensation affreuse de... comment dire? — d'épées rougies lui traversant la chair, de longues pointes aiguës barbelées, déchirantes, le pénétrant lentement, approchant, sans les atteindre, de tous les organes vitaux, lui frôlant le cerveau, lui effleurant le cœur, glissant le long de ses vertèbres avec des étirements de couleuvres... Il s'est débattu comme un damné dans cette géhenne, usqu'à ce que l'espoir terrible lui vint que la mort allait le délivrer...

« Mais il n'est pas encore près de mourir!... Les torueurs aiguillonnantes ont

pris fin... La chair épouvantée s'est peu à peu rendormie, rassise... Et alors, ça a été un nouveau supplice, les brûlures perfides, insidieuses, ondoyantes d'un poison qui se répandit dans ses veines...

— Quoi? m'écriai-je. Voulez-vous dire qu'on l'a empoisonné?

— Qui vous parle de cela? Quand je prononce le mot poison, ce n'est qu'afin de vous faire comprendre à peu près la nature des souffrances ressenties... Mais, cela va de soi, il ne peut être question d'aucune

coup plus mal. Ne sais quelle cause attribuer à son état. Après bonne soirée de repos, suivi d'une orde d'hallucination extatique, a ressenti d'affreuses douleurs lancinantes, fulgurantes, le traversant de part en part, comme des coups d'aiguilles... Puis, ensuite, tous les symptômes d'un empoisonnement, dont j'ignore l'origine. Enfin, maintenant, la maladie semble évoluer et entrer dans nouvelle phase qui paraît décisive, mais au sujet de laquelle ai besoin vos renseignements. Interrogez

vos renseignements. Interrogez votre entourage et rappelez vos souvenirs pour savoir si R. n'a jamais été mordu par aucun animal? De toutes façons, venez sans reta d. Votre présence nécessaire pour témoignage, si besoin es. Compte absolument sur vous.

« SIMMONS. »

« C'est assez bien ce que j'ai dit, remarqua Grish, à qui j'avais communiqué ce stupéfiant message. Tout y est, hormis qu'il décrit les piqûres comme fulgurantes tandis que je les imaginai lentes et insidieuses... Mais ce n'est qu'un détail.

Je ne l'écoutais plus et rentra précipitamment dans la maison, m'habillai pour sortir...

Quand je revins, je vis Grish qui courait dans le jardin à la poursuite de Hanuman et qui s'amusait à lui jeter une boulette de cire pour qu'il la lui rapporte.

« Ah ça, pensai-je, est-ce qu'il est devenu fou, lui aussi? Il choisit mal son moment, en tout cas!... »

Il ne pouvait, naturellement, parvenir à rejoindre le singe.

Celui-ci courait légèrement sur trois pattes, et paraissait tenir quelque chose dans sa main...

S'étant retourné, Grish me vit. Il me cria :

« Venez donc m'aider à rattraper cette bête!

— Mais que voulez-vous faire, protestai-je. Ce n'est vraiment pas le temps de... »

Il m'interrompit :

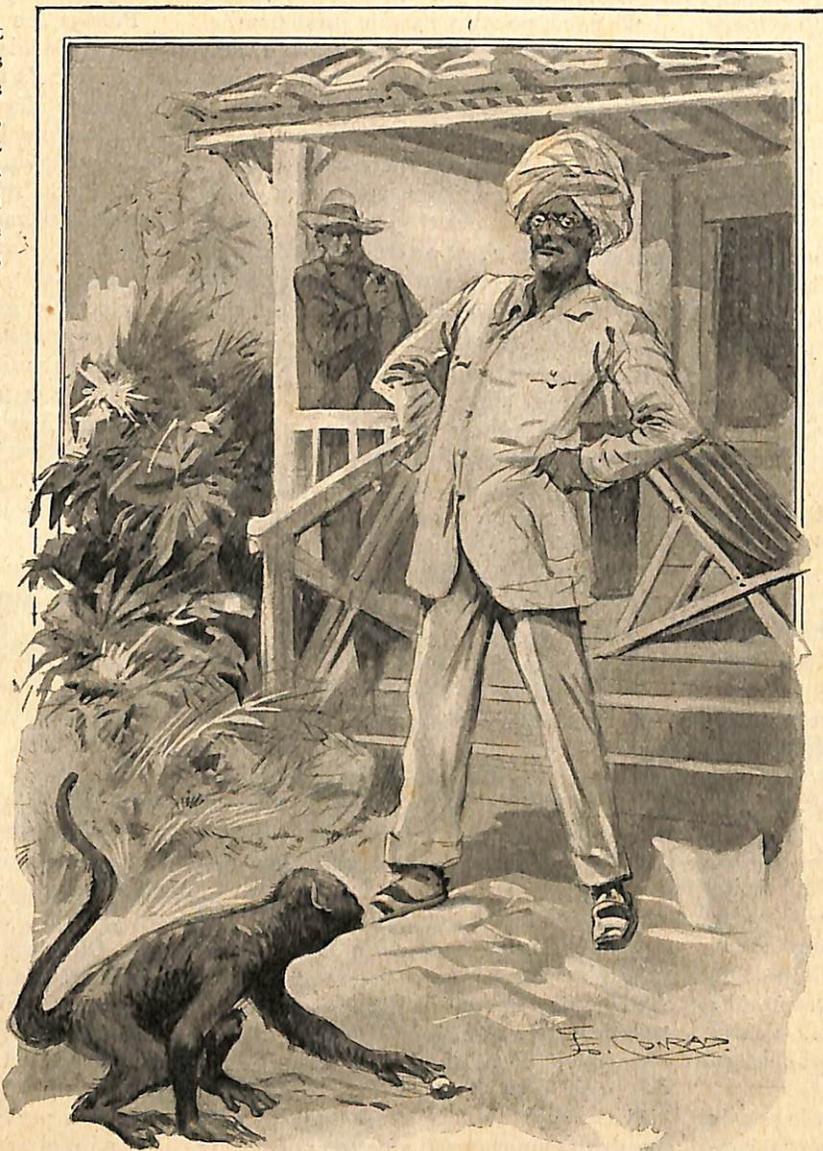
« Par grâce, écoutez-moi. Faites ce que je dis! Vous nous rendrez un réel service! »

Sans essayer de comprendre, j'appelai Hanuman. Le singe vint à moi. Il avait laissé tomber l'objet qu'il portait, mais Grish l'avait ramassé.

Voulez-vous, s'il vous plaît, ajouta l'Hindou, faire mettre un collier et une chaîne à cet animal, et le confier à mes soins pendant quelques jours?»

(A suivre.)

RENÉ THÉVENIN.



DANS LES MAINS INVISIBLES

Grish jetait une boulette de cire à Hanuman pour qu'il la lui rapporte. (P. 350, col. 3.)

substance matérielle, réelle, qu'on lui aurait inoculée ou fait boire... C'est comme si vous attribuez la crise de délire enragé qui l'a jeté ensuite hors de sa couche, à une attaque d'hydrophobie!

— En un mot, quelle est cette maladie inconnue?

— Voyons d'abord si tout s'est bien passé comme je l'ai dit, répondit tranquillement l'Hindou. Voici votre domestique qui revient. Il doit avoir un mot de Simmons.

Je me levai. Je vis en effet s'avancer le serviteur. J'arrachai des mains la lettre qu'il portait. Je l'ouvris, je lus ces quelques phrases tracées par la main du docteur :

« Venez vite. Ai besoin de vous. R. beau-

AU CÉLESTE EMPIRE

Chaises de Mariages

Chaises de Funérailles

Le Chinois fait ses plus grandes dépenses en deux circonstances de son existence : le mariage et la mort. Dans les deux cas, souvent des familles se ruinent pour pouvoir faire grand. Un Céleste qui se respecte doit se marier avec luxe et ensevelir ses ancêtres avec plus de luxe encore; naturellement aussi, dans les deux cas, il régale avec profusion ses parents et amis.

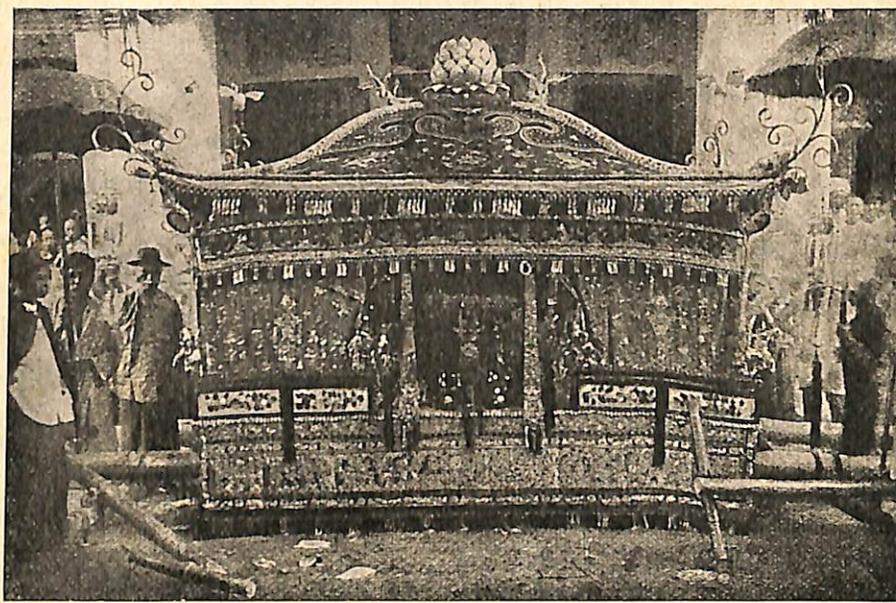
La chaise de mariage, c'est-à-dire la chaise où la mariée s'assoit pour être transportée à la maison de son mari, est toute rouge. Montants de bois rouge, brancards rouges, étoffe rouge pour les rideaux, bandelettes rouge et or pendant aux quatre coins; quant aux nombreuses petites boules destinées à l'ornementation du toit, elles sont en or. Ce lourd véhicule à huit porteurs s'appelle en chinois *hoa-kiao*, ce qui veut dire : *chaise fleurie*.

Quand le jour faste, fixé par le bonze pour rendre le mariage heureux, est arrivé, le fiancé, entouré de tous ses invités, dans sa maison, après quelque cérémonie propitiatoire, envoie la chaise, avec les porteurs et une troupe de musiciens, chercher sa fiancée chez ses parents. Et, afin d'éviter que les démons ne viennent rôder autour, on a soin, en avant des porteurs, de faire marcher un homme qui les guide, avec, à la main, un jambon et un morceau de viande de porc. Ceci est destiné à calmer la faim des esprits mauvais qui pourraient se trouver sur le chemin. Quand la chaise arrive à la maison de la fiancée, cette dernière y prend place et une fois qu'elle y est bien installée, sa mère l'y enferme à clef et la clef est

remise à l'un des garçons d'honneur qui doit la donner au fiancé, quand la chaise arrive chez lui.

La procession se forme alors et la chaise

de toit de temple bouddhiste, et elle est surmontée au milieu d'une fleur de lotus, la fleur sacrée du Bouddha. Quand le jour fixé pour les funérailles est arrivé, tous les parents et



LA CHAISE DES FUNÉRAILLES

De couleurs blanche et bleue en signe de deuil, ornée de biodiversités merveilleuses, elle est relevée aux quatre coins en forme de toit et surmontée d'une fleur de lotus, la fleur sacrée de Bouddha.

contenant la fiancée est portée chez le futur mari, mais avec force musique, flûtes, tambours et gongs qui font un bruit infernal.

Pour les funérailles, la chaise à porteurs est également très ornée, mais elle n'est plus en rouge; le rouge en Chine est la couleur de joie, le blanc et le bleu sont les couleurs de deuil. Plus longue, afin de pouvoir contenir le cercueil, elle est relevée aux quatre coins en forme

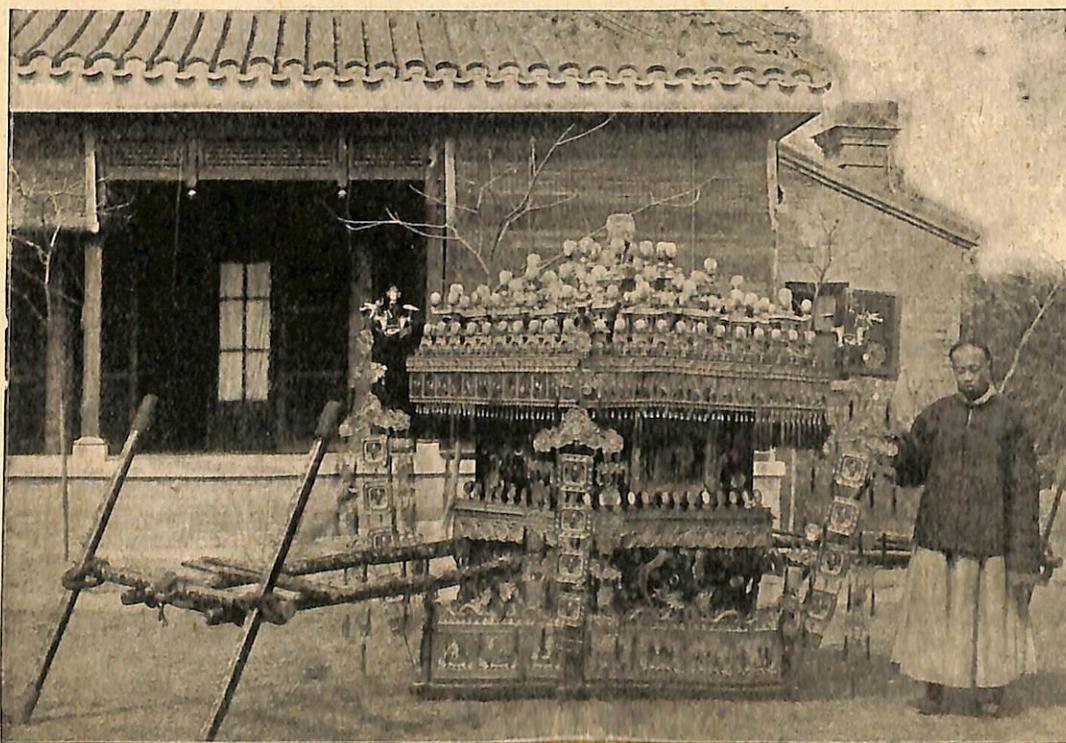
amis se réunissent pour accompagner le mort à sa dernière demeure. Des images d'hommes, de femmes, d'éléphants, de tigres, de lions, faites de papier et peintes de couleurs diverses, sont portées devant le catafalque afin d'être brûlées sur la tombe; des encensoirs, des brûle-parfums, des tambours, des flûtes suivent derrière avec les bonzes. La chaise est portée par quarante ou cinquante personnes que, pour la circonstance, on a habillées richement. Enfin, derrière les prêtres, les fils viennent à pied, vêtus de blanc, un bâton à la main, comme si le chagrin et la peine les avaient tellement rendus faibles qu'ils ne peuvent marcher sans appui.

Après les deux cérémonies ci-dessus décrites, un dîner est servi auquel tous les invités prennent part.

Dans les villes, tous les voisins, et, dans les villages, le village entier prennent part aux réjouissances; aussi, souvent la famille a dépensé toutes ses économies et au delà!

Si nous réfléchissons un peu à ce qui se passe chez nous, nous ne serons pas très étonnés; dans un enterrement, surtout à la campagne, les invités sont nourris et souvent à la fin du repas il est question de tout autre chose que du défunt. Au fond, les mœurs et coutumes qui nous paraissent étranges à première vue, finissent par nous rappeler quelques coutumes semblables chez nous; et, à moins d'avoir à faire à des sauvages, on retrouve à peu près toujours chez les civilisés, même asiatiques, des cérémonies déjà vues chez soi.

JOSEPH DAUTREMER.



LA CHAISE DU MARIAGE

La chaise où la mariée s'assoit pour être transportée à la maison de son mari est toute rouge, étoffe, bois, brancards, et ornementée de boules en or. Ce véhicule s'appelle en chinois « Hoa Kiao », ce qui veut dire « Chaise fleurie. »

LES MILLE ET UNE AVENTURES

# Les Coureurs

de

## « Llanos »

par

### HENRY LÉTURQUE

CHAPITRE XIII (Suite.)

**A** dix heures et demie, ayant pris un chemin qui les a allongés du double, ils arrivent près du canot.

Une lanterne apparaît, un homme se dresse carabine en mains et crie :

« Quien viva? »

— Rojo.

— Les mains en l'air ! le mot de passe? »

Francisco s'avance les bras levés, et, arrivé tout proche du gardien, qui tient sa lanterne à hauteur du visage, se penche à son oreille et murmure :

« Rayo y Tuerto. »

— Tiens, fait l'autre, le reconnaissant, je te croyais mort.

— Moi aussi, amigo, je l'ai cru un moment, mais j'en suis revenu, et pour fêter mon retour, j'apporte aux amis deux caisses de pulque vieux d'au moins dix ans. »

Il appelle les peones.

« Hé ! vous autres, descendez les caisses ! »

Sachant qu'aucun homme de la bande ne pouvait résister à pareille tentation, il n'a pas même attendu l'autorisation du batelier.

« Ah ! j'oubliais : le lieutenant est bien parti pour San-Felipe? »

— Oui, amigo, et nous avons toute la nuit devant nous, » fait l'autre en posant avec soin les caisses dans le fond de son canot.

Les peones viennent de partir.

« Nous filons? demande le batelier. »

— Une minute, j'attends encore mon frère et trois autres Rojos.

« Ah ! les voici, j'entends au loin le galop de leurs chevaux. »

Pepe et ses compagnons accourent ventre à terre, descendent de cheval, attachent leurs bêtes et prennent aussitôt place dans le canot. Un coup pour la déborder, l'embarcation file déjà sous la poussée du mouvement mihélicoïdal de l'aviron.

Dans sa hâte de commencer l'orgie, le batelier godille à s'en déboîter les clavicules et il ne lui est pas même venu à l'idée de regarder les derniers arrivés.

En moins de dix minutes le canot arrive à ranger le yacht.

Une tête se penche au-dessus du bord et une voix demande à nouveau :

« Quien viva? »

Francisco n'a pas eu le temps de donner le mot de passe, que le batelier a déjà répondu :

« Hé ! imbécile, tu ne reconnais pas notre ami Francisco, qu'on croyait mort, et qui nous revient avec du vieux pulque pour fêter son retour? »

— Oh ! alors... »

Les deux caisses embarquées, les cinq hommes montent à bord et le Rojo de garde s'empresse d'aller réveiller ses compagnons.

« Trois nouveaux enrôlés, et des lurons, dit Francisco en présentant Gaspard, Fred et Jap; maintenant, camarades, nous allons trinquer à notre santé, mais promettez-moi de boire en silence. La nuit, le bruit porte loin et personne ne doit savoir que nous sommes ici, sur un bateau. »

— Nous le jurons, Francisco ! » font tous les bandits en sourdine.

A minuit, ils dormaient à poings fermés et aucun d'eux ne s'aperçut qu'on lui ligotait bras et jambes avec son propre lazo.

Pendant que les Rojos s'enivraient, les cinq hommes dévoués à Carmencita s'étaient humecté les lèvres avec de l'eau claire.

## CHAPITRE XIV

A bord du yacht. — Enlèvement du trésor. — Réflexion de marin. — Retour au yacht — Salade humaine. — Honteux de sa violence. — Déguisés. — Plus bête qu'un moussaillon. — Dans ce vide, il doit y avoir quelque chose. — Le secret de l'escalier. — Le trésor est enfermé dans les soutes. — Un tonnelet qui fuit. — Délivrance de l'équipage. — Déliés du serment. — Adelante !

Fred propose aussitôt :

« Maintenant que toute la garnison est de quart en bas<sup>1</sup>, je crois qu'on pourrait délivrer l'équipage; les pauvres diables doivent trouver le temps long depuis une semaine qu'ils sont enfermés. »

« Mais, au fait, où donc sont-ils? »

— Là où ils peuvent passer encore quelques heures de plus, répond Francisco; pour l'instant, caballero, nous allons prendre les embarcations du yacht et filer là où vous savez. Il faut qu'à l'aube nous ayons embarqué les deux cent cinquante barils et mis les camarades à terre. »

Outre le canot de service, qui se fixe à l'arrière, le yacht possède, suspendues à des portemanteaux, deux à tribord, deux à bâbord, quatre embarcations grandes comme des chaloupes et destinées, en cas de naufrage, au sauvetage des passagers de l'équipage.

Chacune d'elles peut emporter quinze personnes et des vivres pour plusieurs jours

« Ça pèse, les machins de là-bas? demande Fred à Gaspard. »

— Quels machins? interroge l'autre à son tour.

— Tu sais bien : les quadruples de ta cuisine. »

Fred est encore à l'âge où l'argent ne tient qu'une place médiocre dans la vie d'un homme.

L'ingénieur répond déjà :

« Trente divisés par trois égalent dix. »

— Merci, mon grand, je suis fixé. »

Lanterne en main, il examine les embarcations et dit à Francisco

« Chacune d'elles peut porter au moins quatre tonnes : avec trois, on peut enlever tout le magot. »

— Alors, fait l'autre, tout va bien, dépêchons-nous seulement. Toi, Pepe, tu resteras à veiller sur les ivrognes, et surtout que

1. Repos.

pas un d'eux ne puisse nous voir rentrer

« S'ils se réveillaient... »

— Compris, Francisco. »

Fred a déjà commencé d'enlever les pré-larts de toile blanche dont chaque embarcation est recouverte, puis il détache les saïnes et, sautant à l'intérieur, il file les drisses des palans.

Ces diverses manœuvres, faites à la lueur de lanternes, ne s'exécutent que lentement, et malgré toute l'habileté de Fred, il lui faut une demi-heure de travail pour mettre les trois embarcations à l'eau.

Fred et Francisco prennent place dans celle de tête, Gaspard descend dans la seconde et Jap saute dans la troisième.

Maniées par des hommes habitués à la godille, la seule nage permettant d'avancer sans bruit, les trois embarcations glissent sur l'eau.

Placé à l'avant, Francisco indique par des « à droite » « à gauche » la direction à suivre et la lanterne sourde qu'il tient à la main indique la route à Gaspard et à Jap.

Grâce au *jusant*<sup>1</sup>, la marche est des plus rapides.

Francisco vient de s'approcher de Fred et lui parle à voix basse :

« Nous sommes arrivés, là, à droite. »

Il montre la masse des rochers pointant vers le ciel.

L'embarcation s'approche aussitôt de la terre, et Francisco, prenant en mains l'amarré fixée à l'avant, saute à terre et l'enroule autour d'une roche.

Sous l'action du courant, l'embarcation pivote sur elle-même et vient se coller contre la rive.

En un clin d'œil, les deux autres embarcations sont amarrées de même manière.

« On n'y voit goutte, grommelle Fred, et du diable si je serais jamais capable de trouver la niche. »

La nuit est, en effet, noire comme de l'encre, plus noire encore que la nuit pendant laquelle ils ont délivré le prisonnier et changé le trésor de... niche.

Sans répondre à l'observation du jeune homme, Francisco allume deux autres lanternes apportées par lui et les place, cachées dans les roches, l'une à trois mètres du bord du fleuve, l'autre à même distance au-dessus de la première.

La troisième est restée dans l'embarcation montée par Fred.

« Vous qui êtes fort, dit Francisco à l'oreille de Gaspard, enlevez donc la grosse pierre auprès de laquelle se trouve la lanterne d'en haut, elle masque l'entrée de la cavité où sont cachés les barils. Vous les passerez au maître, qui, à son tour, les roulera jusqu'au bateau. Moi, je vais me poster à la sortie de la prison souterraine pour vous protéger contre toute attaque, si quelqu'un du fort avait l'idée de venir rôder par ici. »

« Surtout, faites le plus vite possible, et sans bruit. »

Carabine en main, l'œil au guet, l'ancien Rojo se tient immobile près de la porte arrachée par l'ingénieur.

Déplacer la pierre avait été jeu d'enfant

1. Marée descendante.

pour Gaspard, et, sans plus tarder, il commence à passer les barils à Jap, qui les roule jusqu'au bord du rio, près de l'embarcation d'où Fred les prend et où il les aligne symétriquement en distribuant la charge de façon à ce qu'elle porte un peu sur l'arrière.

Pour plus de célérité, Jap, utilisant la pente du sol, laisse arriver les barils les uns sur les autres, lui, tenant le premier et reculant au fur et à mesure que le ruban s'allonge. Arrivé au bord de l'eau, il n'a plus qu'à les diriger vers le bateau, évitant ainsi des centaines de montées et de descentes.

Grâce à cette manœuvre *par gravité*, il réduit de moitié le temps nécessaire à l'opération, et, en deux heures, les deux cent cinquante tonnelets ont quitté le plancher des vaches.

Inutile de dire que cette réflexion dernière, faite en sourdine, émane de Fred et a été empruntée au glossaire d'un poste de matelots, comme aussi la suivante :

« Va falloir se pommoyer dur, on est chargé au plein et nous allons avoir le courant contre nous. »

Dans la nuit toujours noire, on ne distingue pas le fil de l'eau, mais un petit clapotis vient frapper les oreilles du marin.

« Eh! eh! fait-il, nous étions à l'étable mer, le flot arrive, bonne affaire, embarque tout le monde... et, les gars, hardi! »

L'officier long-courrier se croit à bord de son trois-mâts, il revit la vie de marin.

Chassées par le courant, les embarcations débordent par l'arrière lorsque les quatre hommes y sautent, et, de deux coups d'aviron plongeant de droite à gauche, les ramènent dans le sens du courant.

En quelques minutes seulement de plus qu'il ne leur en a fallu pour la descente, nos amis remontent vers le rio Cortito et arrivent près du yacht.

Pepe guette leur retour.

« Rien de nouveau? lui demande son frère.

— Non.

— Les autres?

— Dorment toujours.

— Alors, attrape! »

Francisco lance une amarre à son frère, et la première embarcation vient se ranger contre le yacht.

La seconde accoste de l'autre côté et la troisième vient se placer devant la première.

De l'avant à l'arrière, et de chaque côté, le yacht est percé de sabords de charge. Les mantelets en sont relevés et deux embarcations sont aussitôt mises en déchargement. A quatre heures et demie du matin, tous les barils sont sur le pont.

Fred va s'occuper de la remise en place des embarcations sous les portemanteaux et fixe lui-même soigneusement les crochets de palans aux organeaux de suspension.

« Vous m'en laisserez un pour débarquer les autres, » lui dit Francisco.

Les... autres, ce sont les Rojos.

« Vous pouvez même, continue-t-il en s'adressant à Gaspard, commencer à les descendre dans l'embarcation, je vais revenir dans un instant, et, tous deux, nous

irons les conduire à terre. Pendant ce temps, le señor Fred s'occupera de trouver un endroit où enfermer les barils avant de délivrer l'équipage.

« Toi, dit-il à Pepe, viens avec moi. »

Les deux frères prennent place dans le canot et gagnent la rive, à l'endroit où les chevaux sont attachés.

« Pepe, monte à cheval, emmène les autres bêtes et retourne au carbet. Si tu le peux, prends des chevaux frais et conduis tout le monde au rio Desagredo; c'est là que je vais faire filer le yacht. Les premiers arrivés attendront les autres.

« Ah! j'oubliais : tu ferais mieux de laisser ton poncho; le rouge ça tire l'œil et...

— Et puis, il n'est plus à moi, » achève Pepe en se débarrassant de ce vêtement, costume des Rojos, et en le jetant à terre.

Il détache les chevaux, saute sur le sien, et siffle d'une certaine façon en même temps qu'il éperonne sa bête.

Les autres galopent à sa suite.

Francisco regagne le yacht; Gaspard a commencé le débarquement des Rojos.

Il va vite en besogne, l'ingénieur, mais ce n'est pas précisément de *la belle ouvrage*, eût dit un mathurin de la *Belle-Louise*.

Ayant pris un bout de filin quelconque, le premier tombé sous sa main, il l'avait glissé, sans même s'être assuré de sa solidité, sous les bras d'un des Rojos allongé sur le pont, avait emporté l'homme avec autant d'aisance que s'il se fût agi d'un enfant, l'avait fait passer par un sabord, et, le laissant filer comme un ballot jusqu'à ce qu'il eût touché le fond de l'embarcation, il avait simplement retiré le filin, dont il tenait les deux doubles.

L'ivrogne, ligoté des bras et des jambes, était-il tombé, sur le dos, sur le ventre? Peu importait à Gaspard.

L'ingénieur, sans pitié pour les bandits, a continué son débarquement, et, au moment du retour de Francisco, huit hommes, sur treize, reposent, ou à peu près, dans l'embarcation.

Nous disons : « à peu près », car la figure de l'un d'eux, couché sur le ventre, touche presque l'eau. Par bonheur, deux de ses camarades ont été placés par le hasard sur ses jambes, ils lui font contrepoids et l'empêchent de piquer une tête.

Et de cet amoncellement de corps, de têtes et de jambes enchevêtrés de telle façon qu'il est impossible de savoir où finit un individu dont le commencement apparaît sous le torse d'un autre, des grognements sortent inintelligibles, rauques, des yeux s'ouvrent pour se refermer aussitôt.

« Fameux, le pulque, mais quelle salade humaine! » dit Francisco en rejetant à l'intérieur de l'embarcation celui qu'un déplacement de ses camarades laisserait glisser dans le rio.

Une salade, l'expression est juste.

Boun!

Un corps vient s'abattre sur le tas.

C'est le neuvième.

« Pauvre bougre pensa Francisco. la corde se sera sans doute rompue? »

Poi.r.t.

Un dixième corps suit aussitôt, et, immédiatement après, les trois derniers Rojos viennent s'aplatir le nez sur les bottes de leurs camarades.

Et chaque homme lancé dans le vide est salué d'un :

« Ah! tu voulais conduire Carmencita au harem des Andes, toi! »

Parfois, une variante :

« Tiens, ta part du trésor! »

Ou encore :

« En souvenir de mon oncle! »

Dans sa rage, le cousin de la jeune fille oublie que, si coupables qu'ils soient, les bandits n'ont été que des instruments entre les mains d'un chef dont la puissance était presque sans limites.

Cependant, sous ces chocs répétés, l'ivresse des Rojos se dissipe; dans les cerveaux tout à l'heure encore embrumés dans les vapeurs de l'alcool, les idées commencent à renaître, se font plus lucides et la mémoire des faits revient presque fidèle.

« Sacré Francisco! » grogne un Rojo.

A cette exclamation accompagnée d'un bâillement sonore qui présage le réveil de l'ivrogne, Francisco plisse le front.

On devine qu'il lui répugne d'être reconnu par ses anciens camarades.

Jap, à ce moment penché par-dessus le plat-bord, voit le geste, il en comprend la signification.

« Viens, fait-il en l'appelant de la main, j'accompagnerai Gaspard. »

Francisco gravit l'échelle quatre à quatre et saute sur le pont.

« Merci, maître.

— Tu aideras Fred à trouver un endroit où cacher les barils, » répond Jap.

L'Indien descend alors dans l'embarcation où il est aussitôt rejoint par l'ingénieur, et tous deux conduisent à terre leur cargaison vivante.

Arrivés au bord du rio et l'embarcation amarrée, le Basque, saisissant l'un des bandits, l'envoie rouler sur le sol, couvert d'un épais gazon, fort heureusement pour le colis humain.

Jap pose doucement sa main sur l'épaule de l'hercule et, de sa voix toujours si calme :

« Ami, si la señorita Carmencita te voyait, elle ne serait pas contente. »

Comme en une vision rapide, l'image de la jeune fille passe devant Gaspard; il voit ses grands yeux noirs aux regards brillants adoucis par le velouté de ses longs cils, et, honteux de sa violence, il commence à transporter et poser sur l'herbe, avec mille précautions, ceux que, tout à l'heure, il rudoyait de la belle façon.

Tout à fait dégrisés maintenant, les Rojos contemplent, stupéfaits, cet athlète entre les mains duquel ils semblent ne pas peser plus lourd qu'une plume.

Pendant que s'opère la mise à terre des bandits, Francisco travaille en compagnie de Fred.

Le lieutenant de la *Belle-Louise* est furieux contre lui-même.

« Diou biban! ce n'est pas la peine d'avoir été élevé sur un navire pour ne pas

savoir trouver la soute aux vivres, et, vrai ! un moussaillon ne serait pas plus bête que moi. »

Il monte, au milieu du pont, à hauteur du maître bau, une large écouteille béante.

« Ça, Francisco, c'est la soute au charbon, et, en arrière, il y a une cloison qui, certainement, doit fermer la soute aux vivres.

« Vois plutôt toi-même. »

Francisco, s'aidant d'une épontille à encoches, descend dans la cale et, à l'arrière, constate une fermeture métallique à paroi pleine, sans communication aucune.

« Et dans la chambre, caballero? demande-t-il quand il est remonté sur le pont.

— Rien que des cabines luxueusement meublées ouvrant sur une salle à manger avec des tapis partout, et, à la partie extrême arrière, un salon avec des divans et des fauteuils.

— Et dans le plancher, sous les tapis?

— Rien !

— Mil diablos ! s'exclame Francisco,

Fred reste un moment abasourdi par la dialectique de son compagnon, puis, souriant, il l'entraîne dans la chambre.

« Amigo, cherche à ton tour. »

Lanterne en main, Francisco commence à fouiller les diverses pièces dans tous leurs coins et recoins, n'en laissant pas une inexploree. Penché maintenant sur le parquet de la salle à manger, il en examine toutes les lames, toutes les interstices; il passe la pointe de sa navaja dans chaque rainure, espérant toujours voir un ressort se déclancher sous la pression de l'acier.

« Carai ! on trouverait plus facilement la trace d'un jaguar dans les llanos après six mois de sécheresse. »

Il s'essuie le front

du revers de sa manche.

« Et pourtant, mil demonios ! il doit y avoir une trappe quelque part et il faut que je la trouve. »

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.



LES COUREURS DE « LLANOS »

Les trois embarcations glissent sur l'eau. (P. 352, col. 3.)

entre la soute à charbon et l'arrière du bateau il y a un vide, dans ce vide il doit y avoir quelque chose, et pour prendre ce quelque chose, il faut pouvoir descendre dans le vide. »

## Palmarès de Notre Concours d'Août

### LA COURSE DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES

1<sup>er</sup> Prix : CINQUANTE FRANCS en espèces.

M. Frédéric VERRIER, à Saffres (Côte-d'Or), 920.

2<sup>e</sup> Prix : UNE MONTRE EN ARGENT.

M. TALBART, à Bordeaux, 992.

3<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> Prix : UN PORTE-PLUME RÉSERVOIR à plume d'or.

M. Z. CANONNE, à Beaumont-sur-Oise, 1,050; M<sup>lle</sup> B. STEGMANN, Clichy-sous-Bois, 1,125; M. J. BRIDoux, à Soissons, 1,168; M<sup>lle</sup> CHAMPION, La Garenne-Colombes, 1,180.

7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> Prix : UN ARTISTIQUE ENCRIER

MM. E. DELORME, Pantin, 1,220; H. BLANCHARD, Epinal, 1,245.

9<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> Prix : UNE JOLIE GLACE TRUPEAU.

MM. L. DROUX, Montmirail, 1,248; J. SAUGET, Bourges, 1,295; R. JEANPIERRE, Cornimont, 1,310; R. GUILLOUX, Paris, 1,312; R. GRAILLOT, Vinneuf (Yonne), 1,350. H. GILBERT, Paris, 1,350.

15<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> Prix : UN PORTE-CARTES.

M. G. CLÉMENT, Joinville-le-Pont, 1,370; M<sup>lle</sup> D. DEROME, Amiens, 1,378; MM. R. DUBIEF, Paris, 1,380; V. FLEURY, Wimeux, 1,394; M<sup>lle</sup> H. CLÉMENT, Joinville-le-Pont, 1,400; M<sup>me</sup> MIQUEROLY-NICOD, Laon, 1,408.

## SOLUTIONS

### Première série.

Ce fleuve était la LOIRE, arrosant les villes suivantes dont on voyait les productions : ROANNE (roaneries); NEVERS et GIEN (faïences); ORLÉANS (vinaigre, cotignac); TOURS (rilletes, pruneaux); NANTES (sardines).

### Deuxième série.

Ce fleuve était le RHÔNE, arrosant les villes de GENÈVE (montres); LYON (soieries, saucisson).

### Troisième série.

Ce fleuve était la GARONNE, arrosant les villes de TOULOUSE (oies grasses, cassoulet); AGEN (prunes); BORDEAUX (vins).

### Quatrième série.

Cette rivière était la VIENNE, arrosant les villes de LIMOGES (porcelaines); CHATELERAULT (coutellerie, canons); CHINON (vins).

### Question de classement

Conformément à l'usage, la question de classement a servi à départager les envois entièrement bons. Nous avons donc primé, parmi les concurrents ayant résolu exactement ce concours, ceux qui ont indiqué un nombre se rapprochant le plus du véritable nombre d'envois qui nous sont parvenus : 873.

On trouvera, après les noms des lauréats, le nombre indiqué par chacun d'eux.

21<sup>e</sup> au 30<sup>e</sup> Prix : UNE JOLIE BRELOQUE, trèfle porte-bonheur.

MM. Ch. ARDIN, Paris, 1,411; E. AMOUROUX, Le Havre, 1,436; BASTARD, Courçon-d'Aunis, 1,450; N. RIVOIRE, Paris, 1,450; J. PEZÉ-DUPONT, Chevigny, 1,475; E. GUÉTON, Fauverney, 1,500; J. QUÉROCK, Paris, 1,500; D. BOILY, Bressuire, 1,500; M<sup>lle</sup> L. Got, Bel Abbès, 1,567; L. NICOLAS, Vincey, 1,617.

31<sup>e</sup> au 40<sup>e</sup> Prix : UN VOLUME RELIÉ : Voyage sous les flots, par le D<sup>r</sup> J. Rengade.

MM. MARCHAND, Paris, 1,650; A. CLABAUT, Amiens, 1,678; L. DENDALE, Batna, 1,708; E. TAVERNE, Saint-Sever, 1,726; Aspès, Langres, 1,789; BOURGAILLON, Angers, 1,789; G. MANIFICAT, Grenoble, 1,798; L. YON, Plouay, 1,800; L. STARECK, Paris, 1,825; L. BERNIER, à Varennes, 1,845.

41<sup>e</sup> au 50<sup>e</sup> Prix : UN CANIF à deux lames.

MM. F. BEYRAND, Flavignac, 1,875; F. DUMONT, Fressenneville, 1,883; F. FOUILLOUSE, Huriel, 1,911; F. JOLY, Momignies, 1,911; LEMONNIER, Brest, 1,954; M. POLTI, Paris, 1,957; M<sup>lle</sup> LADEUIL, Bordeaux, 2,000; MM. H. GOISLARD, Beaufort (Maine-et-Loire), 2,002; L. PRIEUR, Paris, 2,017; P. DREYFUS, Belfort, 2,036.